

d'autant plus précises qu'elles étaient plus intéressées, ayant reçu leur impulsion d'un problème d'économie portant sur les communications à longue distance et, notamment, sur la possibilité de faire voyager plusieurs conversations sur un seul fil téléphonique ; on peut y constater qu'une part importante du médium du langage est superfuelle pour que soit réalisée la communication effectivement recherchée.

Ceci est pour nous hautement instructif (13/35), car ce qui est redondance pour l'information, c'est précisément ce qui, dans la parole, fait office de résonance.

Car la fonction du langage n'y est pas d'informer, mais d'évoquer. Ce que je cherche dans la parole, c'est la réponse de l'autre. Ce qui me constitue comme sujet, c'est ma question. Pour me faire reconnaître de l'autre, je ne profère ce qui fut qu'en vue de ce qui sera. Pour le trouver, je l'appelle d'un nom qu'il doit assumer ou refuser pour me répondre.

Je m'identifie dans le langage, mais non comme un objet. Ce qui se réalise dans mon histoire, n'est pas le passé défini de ce qui fut puisqu'il n'est plus, ni même le parfaît de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur auteur de ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir.

Si maintenant je me place en face de l'autre pour l'interroger, nul appareil cybernétique, si riche que vous puissiez l'imaginer, ne peut faire une réaction de ce qui est la réponse. Sa définition comme second terme du circuit stimulus-réponse, n'est qu'une métaphore qui se soutient de la subjectivité imputée à l'animal pour l'éloigner ensuite dans le schéma physique où elle la réduit. C'est ce que nous avons appelé mettre le lapin dans le chapeau pour ensuite l'en faire sortir. Mais une réaction n'est pas une réponse.

Si je presse sur un bouton électrique et

que la lumière se fasse, il n'y a de réponse que pour *mon* désir.

Si pour obtenir le même résultat,

je dois essayer tout un système de relais

donc je ne connais pas la position, il n'y a de

question que pour mon attente, et il n'y en aura

plus précises qu'elles étaient plus intéressées, ayant reçu leur impulsion d'un problème d'économie portant sur les communications à longue distance et, notamment, sur la possibilité de faire voyager plusieurs conversations sur un seul fil téléphonique ; on peut y constater qu'une part importante du médium du langage est superfuelle pour que soit réalisée la communication effectivement recherchée.

Ceci est pour nous hautement instructif (22/35), car ce qui est redondance pour l'information, c'est précisément ce qui, dans la parole, fait office de résonance.

Car la fonction du langage n'y est pas d'informer, mais d'évoquer. Ce que je cherche dans la parole, c'est la réponse de l'autre. Ce qui me constitue comme sujet, c'est ma question. Pour me faire reconnaître de l'autre, je ne profère ce qui fut qu'en vue de ce qui sera. Pour le trouver, je l'appelle d'un nom qu'il doit assumer ou refuser pour me répondre.

Je m'identifie dans le langage, mais non comme un objet. Ce qui se réalise dans mon histoire, n'est pas le passé défini de ce qui fut puisqu'il n'est plus, ni même le parfaît de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur auteur de ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir.

Si maintenant je me place en face de l'autre pour l'interroger, nul appareil cybernétique, si riche que vous puissiez l'imaginer, ne peut faire une réaction de ce qui est la réponse. Sa définition comme second terme du circuit stimulus-réponse, n'est qu'une métaphore qui se soutient de la subjectivité imputée à l'animal pour l'éloigner ensuite dans le schéma physique où elle la réduit. C'est ce que nous avons appelé mettre le lapin dans le chapeau pour ensuite l'en faire sortir. Mais une réaction n'est pas une réponse.

Si je presse sur un bouton électrique et

que la lumière se fasse, il n'y a de réponse que pour *mon* désir.

Si pour obtenir le même résultat,

je dois essayer tout un système de relais

donc je ne connais pas la position, il n'y a de

question que pour mon attente, et il n'y en aura

cises qu'elles étaient plus intéressées, ayant reçu leur impulsion d'un problème d'économie portant sur les communications à longue distance et, notamment, sur la possibilité de faire voyager plusieurs conversations sur un seul fil téléphonique ; on peut y constater qu'une part importante du médium du langage est superfuelle pour que soit réalisée la communication effectivement recherchée.

Ceci est pour nous hautement instructif (35), car ce qui est redondance pour l'information, c'est précisément ce qui, dans la parole, fait office de résonance.

Car la fonction du langage n'y est pas d'informer, mais d'évoquer.

Ce que je cherche dans la parole, c'est la réponse de l'autre. Ce qui me constitue comme sujet, c'est ma question. Pour me faire reconnaître de l'autre, je ne profère ce qui fut qu'en vue de ce qui sera. Pour le trouver, je l'appelle d'un nom qu'il doit assumer ou refuser pour me répondre.

Je m'identifie dans le langage, mais non comme un objet. Ce qui se réalise dans mon histoire, n'est pas le passé défini de ce qui fut puisqu'il n'est plus, ni même le parfaît de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur auteur de ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir.

Si maintenant je me place en face de l'autre pour l'interroger, nul appareil cybernétique, si riche que vous puissiez l'imaginer, ne peut faire une réaction de ce qui est la réponse. Sa définition comme second terme du circuit stimulus-réponse, n'est qu'une métaphore qui se soutient de la subjectivité imputée à l'animal pour l'éloigner ensuite dans le schéma physique où elle la réduit. C'est ce que nous avons appelé mettre le lapin dans le chapeau pour ensuite l'en faire sortir. Mais une réaction n'est pas une réponse.

Si je presse sur un bouton électrique et

que la lumière se fasse, il n'y a de réponse que pour *mon* désir.

Si pour obtenir le même résultat,

je dois essayer tout un système de relais

donc je ne connais pas la position, il n'y a de

question que pour mon attente, et il n'y en aura

plus quand j'aurai obtenu du système une connaissance suffisante pour le manoeuvrer à coup sûr.

Mais si j'appelle celui à qui je parle, par le nom quel qu'il soit que je lui donne, je lui inuime la fonction subjective qu'il reprendra pour me répondre, même si c'est pour la répudier.

Dès lors, apparaît la fonction décisive de ma propre réponse et qui n'est pas seulement comme on le dit d'être reçue par le sujet comme approbation ou rejet de son discours, mais vraiment de le reconnaître ou de l'abolir comme sujet. Telle est la *responsabilité* de l'analyse chaque fois qu'il intervient par la parole.

Aussi bien le problème des effets thérapeutiques de l'interprétation inexacte qu'a posé M. Edouard Glover (14/36) dans un article remarquable, l'a-t-il mené à des conclusions où la question de l'exactitude passe au second plan. C'est à savoir que non seulement toute intervention parlée est reçue par le sujet en fonction de sa structure, mais qu'elle y prend une fonction structurante en raison de sa forme, et que c'est précisément la portée des psychothérapies non analytiques, voire des plus communes «ordonnances» médicales, d'être des interventions qu'on peut qualifier de systèmes obsessionnels de suggestion, de suggestions hystériques d'ordre phobique, voire de soutiens persécutifs, chacune prenant son caractère de la sanction qu'elle donne à la méconnaissance par le sujet de sa propre réalité.

La parole en effet est un don de langage, et le langage n'est pas immatériel. Il est corps subtil, mais il est corps. Les mots sont pris dans toutes les images corporelles qui captivent le sujet ; ils peuvent engrosser l'hystérique, s'identifier à l'objet du *penis-neid*, représenter le flot d'urine de l'ambition uréthrale, ou l'excrément retenu de la jouissance avariceuse.

Bien plus les mots peuvent eux-mêmes

subir les lésions symboliques, accomplir les actes imaginaires dont le patient est le sujet.

On se souvient de la *Wespe* (guêpe) castrée de

plus quand j'aurai obtenu du système une connaissance suffisante pour le manoeuvrer à coup sûr.

Mais si j'appelle celui à qui je parle, par le nom quel qu'il soit que je lui donne, je lui inuime la fonction subjective qu'il reprendra pour me répondre, même si c'est pour la répudier.

Dès lors, apparaît la fonction décisive de ma propre réponse et qui n'est pas seulement comme on le dit d'être reçue par le sujet comme approbation ou rejet de son discours, mais vraiment de le reconnaître ou de l'abolir comme sujet. Telle est la *responsabilité* de l'analyse chaque fois qu'il intervient par la parole.

Aussi bien le problème des effets thérapeutiques de l'interprétation inexacte qu'a posé M. Edouard Glover (23/36) dans un article remarquable, l'a-t-il mené à des conclusions où la question de l'exactitude passe au second plan. C'est à savoir que non seulement toute intervention parlée est reçue par le sujet en fonction de sa structure, mais qu'elle y prend une fonction structurante en raison de sa forme, et que c'est précisément la portée des psychothérapies non analytiques, voire des plus communes «ordonnances» médicales, d'être des interventions qu'on peut qualifier de systèmes obsessionnels de suggestion, de suggestions hystériques d'ordre phobique, voire de soutiens persécutifs, chacune prenant son caractère de la sanction qu'elle donne à la méconnaissance par le sujet de sa propre réalité.

La parole en effet est un don de langage, et le langage n'est pas immatériel. Il est corps subtil, mais il est corps. Les mots sont pris dans toutes les images corporelles qui captivent le sujet ; ils peuvent engrosser l'hystérique, s'identifier à l'objet du *penis-neid*, représenter le flot d'urine de l'ambition uréthrale, ou l'excrément retenu de la jouissance avariceuse.

Bien plus les mots peuvent eux-mêmes subir les lésions symboliques, accomplir les actes imaginaires dont le patient est le sujet.

On se souvient de la *Wespe* (guêpe) castrée de

plus quand j'aurai obtenu du système une connaissance suffisante pour le manoeuvrer à coup sûr.

Mais si j'appelle celui à qui je parle, par le nom quel qu'il soit que je lui donne, je lui inuime la fonction subjective qu'il reprendra pour me répondre, même si c'est pour la répudier.

Dès lors, apparaît la fonction décisive de ma propre réponse et qui n'est pas seulement comme on le dit d'être reçue par le sujet comme approbation ou rejet de son discours, mais vraiment de le reconnaître ou de l'abolir comme sujet. Telle est la *responsabilité* de l'analyse chaque fois qu'il intervient par la parole.

Aussi bien le problème des effets thérapeutiques de l'interprétation inexacte qu'a posé M. Edouard Glover (36) dans un article remarquable, l'a-t-il mené à des conclusions où la question de l'exactitude passe au second plan. C'est à savoir que non seulement toute intervention parlée est reçue par le sujet en fonction de sa structure, mais qu'elle y prend une fonction structurante en raison de sa forme, et que c'est précisément la portée des psychothérapies non analytiques, voire des plus communes «ordonnances» médicales, d'être des interventions qu'on peut qualifier de systèmes obsessionnels de suggestion, de suggestions hystériques d'ordre phobique, voire de soutiens persécutifs, chacune prenant son caractère de la sanction qu'elle donne à la méconnaissance par le sujet de sa propre réalité.

La parole en effet est un don de langage, et le langage n'est pas immatériel. Il est corps subtil, mais il est corps. Les mots sont pris dans toutes les images corporelles qui captivent le sujet ; ils peuvent engrosser l'hystérique, s'identifier à l'objet du *penis-neid*, représenter le flot d'urine de l'ambition uréthrale, ou l'excrément retenu de la jouissance avariceuse.

Bien plus les mots peuvent eux-mêmes subir les lésions symboliques, accomplir les actes imaginaires dont le patient est le sujet.

On se souvient de la *Wespe* (guêpe) castrée de

son W initial pour devenir le S.P. des initiales de l'homme aux loups, au moment où il réalise la punition symbolique dont il a été l'objet de la part de Grouscha, la guêpe.

On se souvient aussi de l'S qui constitue le résidu de la formule hermétique où se sont condensées les invocations conjuratoires de l'homme aux rats après que Freud ait extrait de son chiffre l'anagramme du nom de sa bien-aimée, et qui, conjoint à l'amén terminal de sa jaculation, inonde éternellement le nom de la dame de l'éjet symbolique de son désir impulsionnant.

De même, un article de Robert Fliess (15/37), inspiré des remarques inaugurales d'Abraham, nous démontre que le discours dans son ensemble peut devenir l'objet d'une érotisation suivant les déplacements de l'érogenéité dans l'image corporelle, momentanément déterminés par la relation analytique.

Le discours prend alors une fonction phallique-urétrale, érotique-anale, voire sadique-orale. Il est d'ailleurs remarquable que l'auteur en saisisse surtout l'effet dans les silences qui marquent l'inhibition de la satisfaction qu'en éprouve le sujet.

Ainsi la parole peut devenir objet imaginaire, voire réel, dans le sujet et, comme tel, râverai sous plus d'un aspect la fonction du langage. Nous la mettrons alors dans la parenthèse de la résistance qu'elle manifeste.

Mais ce ne sera pas pour la mettre à l'index de la relation analytique, car celle-ci y perdrat jusqu'à sa raison d'être.

L'analyse ne peut avoir pour but que l'avènement d'une parole vraie et la réalisation par le sujet de son histoire dans sa relation à un futur.

Ce mouvement dialectique s'oppose à toute orientation objectivante de l'analyse, et la mise en relief de cette antinomie est capitale pour comprendre l'ambiguïté des nouvelles tendances manifestées dans l'analyse.

C'est par un retour à Freud que nous illus-

trerons encore ici notre propos, et aussi bien par l'observation de l'homme aux rats puisque nous avons commencé de nous en servir.

son W initial pour devenir le S.P. des initiales de l'homme aux loups, au moment où il réalise la punition symbolique dont il a été l'objet de la part de Grouscha, la guêpe.

On se souvient aussi de l'S qui constitue le résidu de la formule hermétique où se sont condensées les invocations conjuratoires de l'homme aux rats après que Freud ait extrait de son chiffre l'anagramme du nom de sa bien-aimée, et qui, conjoint à l'amén terminal de sa jaculation, inonde éternellement le nom de la dame de l'éjet symbolique de son désir impulsionnant.

De même, un article de Robert Fliess (24/37), inspiré des remarques inaugurales d'Abraham, nous démontre que le discours dans son ensemble peut devenir l'objet d'une érotisation suivant les déplacements de l'érogenéité dans l'image corporelle, momentanément déterminés par la relation analytique.

Le discours prend alors une fonction phallique-urétrale, érotique-anale, voire sadique-orale. Il est d'ailleurs remarquable que l'auteur en saisisse surtout l'effet dans les silences qui marquent l'inhibition de la satisfaction qu'en éprouve le sujet.

Ainsi la parole peut devenir objet imaginaire, voire réel, dans le sujet et, comme tel, râverai sous plus d'un aspect la fonction du langage. Nous la mettrons alors dans la parenthèse de la résistance qu'elle manifeste.

Mais ce ne sera pas pour la mettre à l'index de la relation analytique, car celle-ci y perdrat jusqu'à sa raison d'être.

L'analyse ne peut avoir pour but que l'avènement d'une parole vraie et la réalisation par le sujet de son histoire dans sa relation à un futur.

Le maintien de cette dialectique s'oppose à toute orientation objectivante de l'analyse, et la mise en relief de cette nécessité est capitale pour pénétrer l'aberration des nouvelles tendances manifestées dans l'analyse.

C'est par un retour à Freud que nous illus-

trerons encore ici notre propos, et aussi bien par l'observation de l'homme aux rats puisque nous avons commencé de nous en servir.

son W initial pour devenir le S.P. des initiales de l'homme aux loups, au moment où il réalise la punition symbolique dont il a été l'objet de la part de Grouscha, la guêpe.

On se souvient aussi de l'S qui constitue le résidu de la formule hermétique où se sont condensées les invocations conjuratoires de l'homme aux rats après que Freud ait extrait de son chiffre l'anagramme du nom de sa bien-aimée, et qui, conjoint à l'amén terminal de sa jaculation, inonde éternellement le nom de la dame de l'éjet symbolique de son désir impulsionnant.

De même, un article de Robert Fliess (24/37), inspiré des remarques inaugurales d'Abraham, nous démontre que le discours dans son ensemble peut devenir l'objet d'une érotisation suivant les déplacements de l'érogenéité dans l'image corporelle, momentanément déterminés par la relation analytique.

Le discours prend alors une fonction phallique-urétrale, érotique-anale, voire sadique-orale. Il est d'ailleurs remarquable que l'auteur en saisisse surtout l'effet dans les silences qui marquent l'inhibition de la satisfaction qu'en éprouve le sujet.

Ainsi la parole peut devenir objet imaginaire, voire réel, dans le sujet et, comme tel, râverai sous plus d'un aspect la fonction du langage. Nous la mettrons alors dans la parenthèse de la résistance qu'elle manifeste.

Mais ce ne sera pas pour la mettre à l'index de la relation analytique, car celle-ci y perdrat jusqu'à sa raison d'être.

L'analyse ne peut avoir pour but que l'avènement d'une parole vraie et la réalisation par le sujet de son histoire dans sa relation à un futur.

Le maintien de cette dialectique s'oppose à toute orientation objectivante de l'analyse, et la mise en relief de cette nécessité est capitale pour pénétrer l'aberration des nouvelles tendances manifestées dans l'analyse.

C'est par un retour à Freud que nous illus-

trerons encore ici notre propos, et aussi bien par l'observation de l'homme aux rats puisque nous avons commencé de nous en servir.

Freud va jusqu'à en prendre à son aise avec l'exacuitude des faits [1], quand il s'agit d'atteindre à la vérité du sujet. A un moment, il aperçoit le rôle déterminant qu'a joué la proposition de mariage apportée au sujet par sa mère à l'origine de la phase actuelle de sa névrose. Il en a eu d'ailleurs l'éclair, nous l'avons montré dans notre séminaire, en raison de son expérience personnelle. Néanmoins, il n'hésite pas à en interpréter au sujet l'eclat, comme d'une interdiction portée par son père défunt contre son père défunt contre sa liaison avec la dame de ses pensées.

Ceci n'est pas seulement naturellement inexact : car l'action castratrice du père, sur laquelle Freud revient systématiquement, passe dans ce cas au second plan. Mais l'interprétation de Freud portée à ce moment déclenche la levée décisive des symboles mortifères qui licent narcissiquement le sujet à la fois à son père mort et à la dame idéalisée, leurs deux images se soutenant, dans une équivalence caractéristique de l'obsessionnel, l'une de l'agressivité fantomatique qui la perpétue, l'autre du culte mortifiant qui la transforme en idole.

De même, c'est en reconnaissant le sens qui se manifeste dans l'élaboration de ce que nous avons appelé le mythe individuel du sujet, c'est-à-dire dans le «délire» (le terme est de Freud) qu'il développe autour de la subjection forcée (116/38) de ces deux images dans le supplice du rat, que Freud fait retrouver au sujet la constellation originelle de sa névrose dans l'histoire de ses parents avant sa naissance, et dans l'ambiguïté ressentie par l'enfant de leur tendresse conjugale.

Freud va jusqu'à en prendre à son aise avec l'exacuitude des faits [1], quand il s'agit d'atteindre à la vérité du sujet. A un moment, il aperçoit le rôle déterminant qu'a joué la proposition de mariage apportée au sujet par sa mère à l'origine de la phase actuelle de sa névrose. Il en a eu d'ailleurs l'éclair, nous l'avons montré dans notre séminaire, en raison de son expérience personnelle. Néanmoins, il n'hésite pas à en interpréter au sujet l'eclat, comme d'une interdiction portée par son père défunt contre sa liaison avec la dame de ses pensées.

Ceci n'est pas seulement matériellement inexact. Ce l'est aussi psychologiquement, car l'action castratrice du père, que Freud affirme ici avec une insistance qui, on pourrait croire systématique, n'a dans ce cas joué qu'un rôle de second plan. Mais l'aperception du rapport dialectique est si juste que l'interprétation de Freud portée à ce moment déclenche la levée décisive des symboles mortifères qui licent narcissiquement le sujet à la fois à son père mort et à la dame idéalisée, leurs deux images se soutenant, dans une équivalence caractéristique de l'obsessionnel, l'une de l'agressivité fantomatique qui la perpétue, l'autre du culte mortifiant qui la transforme en idole.

De même, est-ce en reconnaissant la subjection forcée de la dette (25/38) obsessionnelle dont son patient joue la pression jusqu'au délire, dans le scénario, trop parfait à en exprimer les termes imaginaires pour que le sujet suive même de le réaliser, de la restitution vaine, que Freud arrive à son but : soit à lui faire retrouver dans l'histoire de l'indécatesse de son père, de son mariage avec sa mère, de la fille «pauvre, mais jolie», de ses amours blessées, de la mémoire ingrate à l'ami saluaire, — avec la constellation faudique, qui présida à sa naissance même, la béance impossible à combler de la dette symbolique dont sa névrose est le projet.

Nulle trace ici d'un recours au spectre

ignoble de je ne sais quelle «peur» originelle,

ni même à un masochisme pourtant évi-

gier, moins encore à ce contre-forçage obse-

Freud va jusqu'à en prendre à son aise avec l'exacuitude des faits [1], quand il s'agit d'atteindre à la vérité du sujet. A un moment, il aperçoit le rôle déterminant qu'a joué la proposition de mariage apportée au sujet par sa mère à l'origine de la phase actuelle de sa névrose. Il en a eu d'ailleurs l'éclair, nous l'avons montré dans notre séminaire, en raison de son expérience personnelle. Néanmoins, il n'hésite pas à en interpréter au sujet l'eclat, comme d'une interdiction portée par son père défunt contre sa liaison avec la dame de ses pensées.

Ceci n'est pas seulement matériellement inexact. Ce l'est aussi psychologiquement, car l'action castratrice du père, que Freud affirme ici avec une insistance qui, on pourrait croire systématique, n'a dans ce cas joué qu'un rôle de second plan. Mais l'aperception du rapport dialectique est si juste que l'interprétation de Freud portée à ce moment déclenche la levée décisive des symboles mortifères qui licent narcissiquement le sujet à la fois à son père mort et à la dame idéalisée, leurs deux images se soutenant, dans une équivalence caractéristique de l'obsessionnel, l'une de l'agressivité fantomatique qui la perpétue, l'autre du culte mortifiant qui la transforme en idole.

De même, est-ce en reconnaissant la subjection forcée de la dette (38) obsessionnelle dont son patient joue la pression jusqu'au délire, dans le scénario, trop parfait à en exprimer les termes imaginaires pour que le sujet suive même de le réaliser, de la restitution vaine, que Freud arrive à son but : soit à lui faire retrouver dans l'histoire de l'indécatesse de son père, de son mariage avec sa mère, de la fille «pauvre, mais jolie», de ses amours blessées, de la mémoire ingrate à l'ami saluaire, — avec la constellation faudique, qui présida à sa naissance même, la béance impossible à combler de la dette symbolique dont sa névrose est le projet.

Nulle trace ici d'un recours au spectre

ignoble de je ne sais quelle «peur» originelle,

ni même à un masochisme pourtant évi-

gier, moins encore à ce contre-forçage obse-

pressantes au sujet, d'un recours en porte-à-faux à ses «systèmes de défense» ; il est vrai que la notion déjà venue au premier plan de la théorie n'a pas encore été élevée à la hauteur d'une stratégie.

Sans l'emploi d'aucune de ces techniques de forçage, le patient en arrive pourtant à la médiation majeure de sa subjectivité, en symbolisant la médiation de son transfert dans la fille imaginaire qu'il donne à Freud pour en recevoir de lui l'alliance, et qui dans un réveil lui dévoile son vrai visage : celui de la mort qui le regarde de ses yeux de bitume.

Aussi bien si c'est avec ce pacte symbolique que sont tombées chez le sujet les ruses de sa servitude, la réalité ne lui aura pas fait défaut pour combler ces épousailles, et la note en guise d'épitaphe qu'en 1923 Freud dédie à ce jeune homme qui, dans le risque de la guerre, a trouvé «la fin de tant de jeunes gens de valeur sur lesquels on pouvait fonder tant d'espoirs», concluant le cas avec la rigueur du destin, l'élève à la beauté de la tragédie.

Pour savoir comment répondre au sujet dans l'analyse, la méthode est de reconnaître d'abord la place où est son *ego*, cet *ego* que Freud lui-même a défini comme *ego* formé d'un noyau verbal, autrement dit de savoir d'un nucléus verbal, autrement dit de savoir par qui et pour qui le sujet pose sa question. Tant qu'on ne le saura pas, on risquera le contresens sur le désir qui y est à reconnaître et sur l'objet à qui s'adresse ce désir.

L'hystérique capture cet objet dans une intrigue raffinée et son *ego* est dans le tiers par le medium de qui le sujet jouit de cet objet où sa question s'incarne. L'obsessionnel entraîne dans la cage de son narcissisme les objets où sa question se répercute dans l'alibi multiplié de figures mortielles et, domptant leur haute volilité, en adresse l'hommage ambigu vers la loge où lui-même a sa place, celle du maître qui ne peut se voir.

*Trahit sua quemque voluptas* : l'un

s'identifie au spectacle, et l'autre donne à voir.

Pour le premier sujet, vous avez à lui faire reconnaître où se situe son action, pour

qui le terme d'*acting out* prend son plein sens

sionnel que certains propagent sous le nom d'analyse des défenses. Les résistances elles-mêmes, je l'ai montré ailleurs, sont utilisées aussi longtemps qu'on le peut dans le sens du progrès du discours. Et quand il faut y mettre un terme, c'est en y cédant qu'on y vient.

C'est pourtant ainsi que le patient arrive à introduire dans sa subjectivité sa médiation véritable sous la forme transférentielle de la fille imaginaire qu'il donne à Freud pour en recevoir de lui l'alliance, et qui dans un réveil lui dévoile son vrai visage : celui de la mort qui le regarde de ses yeux de bitume.

Aussi bien si c'est avec ce pacte symbolique que sont tombées chez le sujet les ruses de sa servitude, la réalité ne lui aura pas fait défaut pour combler ces épousailles, et la note en guise d'épitaphe qu'en 1923 Freud dédie à ce jeune homme qui, dans le risque de la guerre, a trouvé «la fin de tant de jeunes gens de valeur sur lesquels on pouvait fonder tant d'espoirs», concluant le cas avec la rigueur du destin, l'élève à la beauté de la tragédie.

Pour savoir comment répondre au sujet dans l'analyse, la méthode est de reconnaître d'abord la place où est son *ego*, cet *ego* que Freud lui-même a défini comme *ego* formé d'un noyau verbal, autrement dit de savoir par qui et pour qui le sujet pose sa question. Tant qu'on ne le saura pas, on risquera le contresens sur le désir qui y est à reconnaître et sur l'objet à qui s'adresse ce désir.

L'hystérique capture cet objet dans une intrigue raffinée et son *ego* est dans le tiers par le medium de qui le sujet jouit de cet objet où sa question s'incarne. L'obsessionnel entraîne dans la cage de son narcissisme les objets où sa question se répercute dans l'alibi multiplié de figures mortielles et, domptant leur haute volilité, en adresse l'hommage ambigu vers la loge où lui-même a sa place, celle du maître qui ne peut se voir.

*Trahit sua quemque voluptas* : l'un

s'identifie au spectacle, et l'autre donne à voir.

Pour le premier sujet, vous avez à lui faire reconnaître où se situe son action, pour

sionnel que certains propagent sous le nom d'analyse des défenses. Les résistances elles-mêmes, je l'ai montré ailleurs, sont utilisées aussi longtemps qu'on le peut dans le sens du progrès du discours. Et quand il faut y mettre un terme, c'est en y cédant qu'on y vient.

Car c'est ainsi que l'homme aux rats arrive à introduire dans sa subjectivité sa médiation véritable sous la forme transférentielle de la fille imaginaire qu'il donne à Freud pour en recevoir de lui l'alliance, et qui dans un réveil lui dévoile son vrai visage : celui de la mort qui le regarde de ses yeux de bitume.

Aussi bien si c'est avec ce pacte symbolique que sont tombées chez le sujet les ruses de sa servitude, la réalité ne lui aura pas fait défaut pour combler ces épousailles, et la note en guise d'épitaphe qu'en 1923 Freud dédie à ce jeune homme qui, dans le risque de la guerre, a trouvé «la fin de tant de jeunes gens de valeur sur lesquels on pouvait fonder tant d'espoirs», concluant le cas avec la rigueur du destin, l'élève à la beauté de la tragédie.

Pour savoir comment répondre au sujet dans l'analyse, la méthode est de reconnaître d'abord la place où est son *ego*, cet *ego* que Freud lui-même a défini comme *ego* formé d'un noyau verbal, autrement dit de savoir par qui et pour qui le sujet pose sa question. Tant qu'on ne le saura pas, on risquera le contresens sur le désir qui y est à reconnaître et sur l'objet à qui s'adresse ce désir.

L'hystérique capture cet objet dans une intrigue raffinée et son *ego* est dans le tiers par le medium de qui le sujet jouit de cet objet où sa question s'incarne. L'obsessionnel entraîne dans la cage de son narcissisme les objets où sa question se répercute dans l'alibi multiplié de figures mortielles et, domptant leur haute volilité, en adresse l'hommage ambigu vers la loge où lui-même a sa place, celle du maître qui ne peut se voir.

*Trahit sua quemque voluptas* : l'un

s'identifie au spectacle, et l'autre donne à voir.

Pour le premier sujet, vous avez à lui faire reconnaître où se situe son action, pour

puisque il agit hors de lui-même. Pour l'autre, vous avez à vous faire reconnaître dans le spectateur, invisible de la scène, à qui l'unit la médiation de la mort.

C'est donc toujours dans le rapport du *moi* du sujet au *je* de son discours, qu'il vous faut comprendre le sens du discours pour désaliéner le sujet.

Mais vous ne sauriez y parvenir si vous vous en tenez à l'idée que le *moi* du sujet est identique à la présence qui vous parle. Cette erreur est favorisée par la terminologie de la logique qui ne tient que trop la pensée objectivante, en lui permettant de glisser du *moi* défini comme le système perception-conscience, c'est-à-dire comme le système des objectivations du sujet, au *moi* conçu comme référence à une réalité absolue, et ainsi d'y retrouver, en un singulier retour du refoulé de la pensée psychologiste, la «fonction du réel» à quoi un Pierre Janet ordonne ses conceptions. Un tel glissement ne s'est opéré que faute de reconnaître que dans l'œuvre de Freud la logique de l'*ego*, de l'*id* et du *super-ego* est subordonnée à la métapsychologie dont il promeut les termes à la même époque et sans laquelle elle perd son sens. Ainsi s'est-on engagé dans une orthopédie psychologique qui n'a pas fini de porter ses fruits.

Michaël Balint a analysé d'une façon tout à fait pénétrante les effets intriqués de la théorie et de la technique dans la genèse d'une nouvelle conception de l'analyse, et il ne trouve pas mieux pour en indiquer l'issue que le mot d'ordre qu'il emprunte à Rickman, de l'avènement d'une *Two-body psychology*. On ne saurait mieux dire en effet. L'analyse devient la relation de deux corps entre lesquels s'établit une communication fantasmatique où l'analyste apprend au sujet à se saisir comme objet ; la subjectivité n'y est admise que dans la parenthèse de l'illusion, et mise que dans la parenthèse de l'illusion, et la parole y est mise à l'index d'une recherche du vécu qui en devient le but suprême, mais le résultat dialectiquement nécessaire en apparaît dans le fait que la subjectivité du psychanalyste est délivrée de tout frein, et le sujet livré à

puisque il agit hors de lui-même. Pour l'autre, vous avez à vous faire reconnaître dans le spectateur, invisible de la scène, à qui l'unit la médiation de la mort. C'est donc toujours dans le rapport du *moi* du sujet au *je* de son discours, qu'il vous faut comprendre le sens du discours pour désaliéner le sujet.

Mais vous ne sauriez y parvenir si vous vous en tenez à l'idée que le *moi* du sujet est identique à la présence qui vous parle. Cette erreur est favorisée par la terminologie de la logique qui ne tient que trop la pensée objectivante, en lui permettant de glisser du *moi* défini comme le système perception-conscience, c'est-à-dire comme le système des objectivations du sujet, au *moi* conçu comme corrélatif d'une réalité absolue, et ainsi d'y retrouver, en un singulier retour du refoulé de la pensée psychologique, la «fonction du réel» à quoi un Pierre Janet ordonne ses conceptions. Un tel glissement ne s'est opéré que faute de reconnaître que dans l'œuvre de Freud la logique de l'*ego*, de l'*id* et du *super-ego* est subordonnée à la métapsychologie dont il promeut les termes à la même époque et sans laquelle elle perd son sens. Ainsi s'est-on engagé dans une orthopédie psychologique qui n'a pas fini de porter ses fruits.

Michaël Balint a analysé d'une façon tout à fait pénétrante les effets intriqués de la théorie et de la technique dans la genèse d'une nouvelle conception de l'analyse, et il ne trouve pas mieux pour en indiquer l'issue que le mot d'ordre qu'il emprunte à Rickman, de l'avènement d'une *Two-body psychology*. On ne saurait mieux dire en effet. L'analyse devient la relation de deux corps entre lesquels s'établit une communication fantasmatique où l'analyste apprend au sujet à se saisir comme objet ; la subjectivité n'y est admise que dans la parenthèse de l'illusion, et la parole y est mise à l'index d'une recherche du vécu qui en devient le but suprême, mais le résultat dialectiquement nécessaire en apparaît dans le fait que la subjectivité du psychanalyste est délivrée de tout frein, et le sujet

puisque il agit hors de lui-même. Pour l'autre, vous avez à vous faire reconnaître dans le spectateur, invisible de la scène, à qui l'unit la médiation de la mort.

C'est donc toujours dans le rapport du *moi* du sujet au *je* de son discours, qu'il vous faut comprendre le sens du discours pour désaliéner le sujet.

Mais vous ne sauriez y parvenir si vous vous en tenez à l'idée que le *moi* du sujet est identique à la présence qui vous parle. Cette erreur est favorisée par la terminologie de la logique qui ne tient que trop la pensée objectivante, en lui permettant de glisser du *moi* défini comme le système perception-conscience, c'est-à-dire comme le système des objectivations du sujet, au *moi* conçu comme corrélatif d'une réalité absolue, et ainsi d'y retrouver, en un singulier retour du refoulé de la pensée psychologique, la «fonction du réel» à quoi un Pierre Janet ordonne ses conceptions. Un tel glissement ne s'est opéré que faute de reconnaître que dans l'œuvre de Freud la logique de l'*ego*, de l'*id* et du *super-ego* est subordonnée à la métapsychologie dont il promeut les termes à la même époque et sans laquelle elle perd son sens. Ainsi s'est-on engagé dans une orthopédie psychologique qui n'a pas fini de porter ses fruits.

Michaël Balint a analysé d'une façon tout à fait pénétrante les effets intriqués de la théorie et de la technique dans la genèse d'une nouvelle conception de l'analyse, et il ne trouve pas mieux pour en indiquer l'issue que le mot d'ordre qu'il emprunte à Rickman, de l'avènement d'une *Two-body psychology*. On ne saurait mieux dire en effet. L'analyse devient la relation de deux corps entre lesquels s'établit une communication fantasmatique où l'analyste apprend au sujet à se saisir comme objet ; la subjectivité n'y est admise que dans la parenthèse de l'illusion, et la parole y est mise à l'index d'une recherche du vécu qui en devient le but suprême, mais le résultat dialectiquement nécessaire en apparaît dans le fait que la subjectivité du psychanalyste est délivrée de tout frein, et le sujet

toutes les intuitions de sa parole.

La logique intra-subjective une fois entièrement réalisée en effet dans la division du travail entre les sujets en présence. Et cet usage détourné de la formule de Freud que tout ce qui est de l'*id* doit devenir de l'*ego*, apparaît sous une forme démythifiée ; le sujet transformé en un *cela* a à se conformer à un *ego* où l'analyse n'aura pas de peine à reconnaître son allié, puisque c'est de son propre *ego* qu'en vérifié il s'agit.

C'est bien ce processus qui s'exprime dans manie formulation théorique du *splitting* de l'*ego* dans l'analyse. La moitié de l'*ego* du sujet passe de l'autre côté du mur qui sépare l'analyse de l'*analyste*, puis la moitié de la moitié, et ainsi de suite, en une procession asymptotique qui ne parviendra pourtant à annuler, si loin qu'elle soit poussée dans l'opinion où le sujet sera venu de lui-même, toute marge qui puisse l'avertir de l'aberration de l'analyse.

Mais comment le sujet se défendrait-il dans une analyse axée sur le principe que toutes ses formulations sont des systèmes de défense, pourra-t-il être défendu contre la désorientation totale qu'ce principe laisse la dialectique de l'analyse ?

L'interprétation freudienne, dont le procédé dialectique apparaît si bien dans l'observation de Dora, ne présente pas ces dangers, car, lorsque les préjugés de l'analyse (c'est-à-dire son contre-transfert, terme dont l'emploi correspond à notre gré ne saurait être étendu au-delà des raisons dialectiques de l'erreur) l'ont fourvoyé dans son intervention, il le paie aussitôt de son prix dans son transfert négatif. Car celui-ci se manifeste avec une force d'autant plus grande qu'une telle analyse a déjà engagé plus loin le sujet dans une reconnaissance authentique, et il s'ensuit habituellement la rupture.

Sans doute Dora était-elle elle-même

livré à toutes les intimations de sa parole.

La logique intra-subjective une fois entièrement réalisée en effet dans la division du travail entre les sujets en présence. Et cet usage détourné de la formule de Freud que tout ce qui est de l'*id* doit devenir de l'*ego*, apparaît sous une forme démythifiée ; le sujet transformé en un *cela* a à se conformer à un *ego* où l'analyse n'aura pas de peine à reconnaître son allié, puisque c'est de son propre *ego* qu'en vérifié il s'agit.

C'est bien ce processus qui s'exprime dans manie formulation théorique du *splitting* de l'*ego* dans l'analyse. La moitié de l'*ego* du sujet passe de l'autre côté du mur qui sépare l'analyse de l'*analyste*, puis la moitié de la moitié, et ainsi de suite, en une procession asymptotique qui ne parviendra pourtant à annuler, si loin qu'elle soit poussée dans l'opinion où le sujet sera venu de lui-même, toute marge qui puisse l'avertir de l'aberration de l'analyse.

Mais comment le sujet d'une analyse axée sur le principe que toutes ses formulations sont des systèmes de défense, pourra-t-il être défendu contre la désorientation totale qu'ce principe laisse la dialectique de l'analyse ? L'interprétation de Freud, dont le procédé dialectique apparaît si bien dans l'observation de Dora, ne présente pas ces dangers, car, lorsque les préjugés de l'analyse (c'est-à-dire son contre-transfert, terme dont l'emploi correspond à notre gré ne saurait être étendu au-delà des raisons dialectiques de l'erreur) l'ont fourvoyé dans son intervention, il le paie aussitôt de son prix dans son transfert négatif. Car celui-ci se manifeste avec une force d'autant plus grande qu'une telle analyse a déjà engagé plus loin le sujet dans une reconnaissance authentique, et il s'ensuit habituellement la rupture.

C'est bien ce qui est arrivé dans le cas de Dora, en raison de l'acharnement de Freud à vouloir lui faire reconnaître l'objet caché de son désir en cette personne de M. K. où les préjugés constitutifs de son contre-transfert l'entraînaient à voir la promesse de son bonheur.

Sans doute Dora était-elle elle-même

livré à toutes les intimations de sa parole.

La logique intra-subjective une fois entièrement réalisée en effet dans la division du travail entre les sujets en présence. Et cet usage détourné de la formule de Freud que tout ce qui est de l'*id* doit devenir de l'*ego*, apparaît sous une forme démythifiée ; le sujet transformé en un *cela* a à se conformer à un *ego* où l'analyse n'aura pas de peine à reconnaître son allié, puisque c'est de son propre *ego* qu'en vérifié il s'agit.

C'est bien ce processus qui s'exprime dans manie formulation théorique du *splitting* de l'*ego* dans l'analyse. La moitié de l'*ego* du sujet passe de l'autre côté du mur qui sépare l'analyse de l'*analyste*, puis la moitié de la moitié, et ainsi de suite, en une procession asymptotique qui ne parviendra pourtant à annuler, si loin qu'elle soit poussée dans l'opinion où le sujet sera venu de lui-même, toute marge qui puisse l'avertir de l'aberration de l'analyse.

Mais comment le sujet d'une analyse axée sur le principe que toutes ses formulations sont des systèmes de défense, pourra-t-il être défendu contre la désorientation totale où ce principe laisse la dialectique de l'analyse ? L'interprétation de Freud, dont le procédé dialectique apparaît si bien dans l'observation de Dora, ne présente pas ces dangers, car, lorsque les préjugés de l'analyse (c'est-à-dire son contre-transfert, terme dont l'emploi correspond à notre gré ne saurait être étendu au-delà des raisons dialectiques de l'erreur) l'ont fourvoyé dans son intervention, il le paie aussitôt de son prix dans son transfert négatif. Car celui-ci se manifeste avec une force d'autant plus grande qu'une telle analyse a déjà engagé plus loin le sujet dans une reconnaissance authentique, et il s'ensuit habituellement la rupture.

C'est bien ce qui est arrivé dans le cas de

Dora.

Version la psychanalyse N°1

feinte en cette relation, mais elle n'en a pas moins vivement ressenti que Freud le fut avec elle. Mais quand elle revint le voir, après le délai de quinze mois où s'inscrit le chiffre fatidique de son «temps pour comprendre», on la sent entrer dans la voie d'une feinte au feint, et la convergence de cette feinte au second degré, avec l'intention agressive que Freud lui impute non sans exactitude certes. Freud lui impute non sans exactitude certes, mais sans en reconnaître le véritable ressort, nous présentie l'ébauche de la complicité intersubjective qu'une [ ] «analyse des résistances» subjective qu'une plus discrète «analyse des résistances», eût pu entre eux perpétuer. Nul doute qu'avec les moyens qui nous sont maintenant offerts par notre progrès technique, toute qu'au point où nous en sommes de notre progrès technique, l'erreur humaine eût pu se proroger au-delà des limites où elle devient diabolique.

Tout ceci n'est pas de notre cru, car Freud lui-même a reconnu après coup la source préjudiciale de son échec dans la méconnaissance où il était alors lui-même de la position homossexuelle de l'objet visé par le désir de l'hystérique.

Sans doule tout le procès qui a abouti à cette tendance actuelle de la psychanalyse remonte-t-il, et d'abord, à la mauvaise conscience que l'analyste a pris du miracle opéré par sa parole. Il interprète le symbole, et voici que le symptôme, qui l'inscrit en lettres de souffrance dans la chair du sujet, s'efface. Cette thaumaturgie est malséante à nos coutumes. Car enfin nous sommes des savants et lumen. Car enfin nous sommes des savants et la magie n'est pas une pratique défendable. On s'en décharge en imputant au patient une pensée magique. Bientôt nous allons prêcher à nos malades l'Evangile selon Lévy-Bruhl. En attendant, nous voici redevenus des penseurs, et voici aussi rétablies ces justes distances qu'il faut savoir garder avec les malades et dont on avait sans doute un peu vite abandonné la tradition si noblement exprimée dans ces lignes de Pierre Janet sur les petites capacités de l'hystérique comparées à nos hauteurs. «Elle ne comprend rien à la science, nous confie-t-il confie-t-il parlant de la pauvreté, et ne s'imagine pas qu'on puisse s'y intéresser... Si l'on songe à l'absence de contrôle qui caractérise leur pensée, au lieu de se scandaliser de leurs

feinte en cette relation, mais elle n'en a pas moins vivement ressenti que Freud le fut avec elle. Mais quand elle revint le voir, après le délai de quinze mois où s'inscrit le chiffre fatidique de son «temps pour comprendre», on la sent entrer dans la voie d'une feinte au feint, et la convergence de celle feinte au feint, et la convergence de celle feinte au second degré, avec l'intention agressive que Freud lui impute non sans exactitude certes, mais sans en reconnaître le véritable ressort, nous présentie l'ébauche de la complicité intersubjective qu'une [ ] «analyse des résistances» subjective qu'une plus discrète «analyse des résistances», eût pu entre eux perpétuer. Nul doute qu'avec les moyens qui nous sont maintenant offerts par notre progrès technique, toute qu'au point où nous en sommes de notre progrès technique, l'erreur humaine eût pu se proroger au-delà des limites où elle devient diabolique.

Tout ceci n'est pas de notre cru, car Freud lui-même a reconnu après coup la source préjudiciale de son échec dans la méconnaissance où il était alors lui-même de la position homossexuelle de l'objet visé par le désir de l'hystérique.

Sans doule tout le procès qui a abouti à cette tendance actuelle de la psychanalyse remonte-t-il, et d'abord, à la mauvaise conscience que l'analyste a pris du miracle opéré par sa parole. Il interprète le symbole, et voici que le symptôme, qui l'inscrit en lettres de souffrance dans la chair du sujet, s'efface. Cette thaumaturgie est malséante à nos coutumes. Car enfin nous sommes des savants et lumen. Car enfin nous sommes des savants et la magie n'est pas une pratique défendable. On s'en décharge en imputant au patient une pensée magique. Bientôt nous allons prêcher à nos malades l'Evangile selon Lévy-Bruhl. En attendant, nous voici redevenus des penseurs, et voici aussi rétablies ces justes distances qu'il faut savoir garder avec les malades et dont on avait sans doute un peu vite abandonné la tradition si noblement exprimée dans ces lignes de Pierre Janet sur les petites capacités de l'hystérique comparées à nos hauteurs. «Elle ne comprend rien à la science, nous confie-t-il confie-t-il parlant de la pauvreté, et ne s'imagine pas qu'on puisse s'y intéresser... Si l'on songe à l'absence de contrôle qui caractérise leur pen-

feinte en cette relation, mais elle n'en a pas moins vivement ressenti que Freud le fut avec elle. Mais quand elle revint le voir, après le délai de quinze mois où s'inscrit le chiffre fatidique de son «temps pour comprendre», on la sent entrer dans la voie d'une feinte au feint, et la convergence de celle feinte au feint, et la convergence de celle feinte au second degré, avec l'intention agressive que Freud lui impute non sans exactitude certes, mais sans en reconnaître le véritable ressort, nous présentie l'ébauche de la complicité intersubjective qu'une [ ] «analyse des résistances» subjective qu'une plus discrète «analyse des résistances», eût pu entre eux perpétuer. Nul doute qu'avec les moyens qui nous sont maintenant offerts par notre progrès technique, toute qu'au point où nous en sommes de notre progrès technique, l'erreur humaine eût pu se proroger au-delà des limites où elle devient diabolique.

Tout ceci n'est pas de notre cru, car Freud lui-même a reconnu après coup la source préjudiciale de son échec dans la méconnaissance où il était alors lui-même de la position homossexuelle de l'objet visé par le désir de l'hystérique.

Sans doule tout le procès qui a abouti à cette tendance actuelle de la psychanalyse remonte-t-il, et d'abord, à la mauvaise conscience que l'analyste a pris du miracle opéré par sa parole. Il interprète le symbole, et voici que le symptôme, qui l'inscrit en lettres de souffrance dans la chair du sujet, s'efface. Cette thaumaturgie est malséante à nos coutumes. Car enfin nous sommes des savants et lumen. Car enfin nous sommes des savants et la magie n'est pas une pratique défendable. On s'en décharge en imputant au patient une pensée magique. Bientôt nous allons prêcher à nos malades l'Evangile selon Lévy-Bruhl. En attendant, nous voici redevenus des penseurs, et voici aussi rétablies ces justes distances qu'il faut savoir garder avec les malades et dont on avait sans doute un peu vite abandonné la tradition si noblement exprimée dans ces lignes de Pierre Janet sur les petites capacités de l'hystérique comparées à nos hauteurs. «Elle ne comprend rien à la science, nous confie-t-il confie-t-il parlant de la pauvreté, et ne s'imagine pas qu'on puisse s'y intéresser... Si l'on songe à l'absence de contrôle qui caractérise leur pen-

mensonges, qui sont d'ailleurs très naïfs, on s'étonnera plutôt qu'il y en ait encore tant d'honnêtes, etc.»

Ces lignes, pour représenter le sentiment auquel son revenus maints de ces analyses de nos jours qui condescendent à parler au malade «son langage», peuvent nous servir à comprendre ce qui s'est passé entre temps. Car si Freud avait été capable de les signer, comment aurait-il pu entendre comme il l'a fait la vérité incluse aux historiettes de ses premiers malades, voire déchiffrer un sombre délire comme celui de Schreber jusqu'à l'élargir à la mesure de l'homme éternellement enchaîné à ses symboles?

Notre raison est-elle si faible que de ne pas se reconnaître égale dans la médiation du discours savant et dans l'échange premier de l'objet symbolique, et de n'y pas retrouver la mesure identique de sa ruse originelle? Va-t-il falloir rappeler ce que vaut l'aune de la «pensée», aux praticiens d'une expérience qui en rapproche l'occupation pluot d'un érotisme intestin que d'un équivalent de l'action?

Faut-il que, celui qui vous parle vous témoigne qu'il n'a pas, quant à lui, besoin de recourir à la pensée, pour comprendre que s'il vous parle en ce moment de la parole, c'est en tant que nous avons en commun une technique de la parole qui vous rend aptes à l'entendre quand il vous en parle, et qui le dispose à s'adresser à travers vous à ceux qui n'entendent rien?

Car si nous ne saisissons dans la parole qu'un reflet de la pensée cachée derrière le mur du langage, bientôt nous en viendrons à ne plus vouloir entendre que les coups frappés derrière le mur, à les chercher non pas dans la ponctuation mais dans les trous du discours. Dès lors, nous ne serons plus occupés qu'au décodage de ce mode de communication

sé, au lieu de se scandaliser de leurs mensonges, qui sont d'ailleurs très naïfs, on s'étonnera plutôt qu'il y en ait encore tant d'honnêtes, etc.»

Ces lignes, pour représenter le sentiment auquel son revenus maints de ces analyses de nos jours qui condescendent à parler au malade «son langage», peuvent nous servir à comprendre ce qui s'est passé entre temps. Car si Freud avait été capable de les signer, comment aurait-il pu entendre comme il l'a fait la vérité incluse aux historiettes de ses premiers malades, voire déchiffrer un sombre délire comme celui de Schreber jusqu'à l'élargir à la mesure de l'homme éternellement enchaîné à ses symboles?

Notre raison est-elle si faible que de ne pas se reconnaître égale dans la médiation du discours savant et dans l'échange premier de l'objet symbolique, et de n'y pas retrouver la mesure identique de sa ruse originelle? Va-t-il falloir rappeler ce que vaut l'aune de la «pensée», aux praticiens d'une expérience qui en rapproche l'occupation pluot d'un érotisme intestin que d'un équivalent de l'action?

Faut-il que celui qui vous parle vous témoigne qu'il n'a pas, quant à lui, besoin de recourir à la pensée, pour comprendre que s'il vous parle en ce moment de la parole, c'est en tant que nous avons en commun une technique de la parole qui vous rend aptes à l'entendre quand il vous en parle, et qui le dispose à s'adresser à travers vous à ceux qui n'entendent rien?

<Sans doute avons-nous à tendre l'oreille au non-dit qui gît dans les trous du discours, mais ceci n'est pas à entendre comme des coups qu'on frapperait derrière le mur>  
Car pour ne plus nous occuper dès lors comme l'on s'en largue, que de ces bruits. Il faut convenir que nous ne nous sommes pas mis dans les conditions les plus propices à déchiffrer le sens : comment, sans mettre biblien-être de le comprendre, traduire ce qui n'est pas de soi langage? Ainsi menés à en faire appel au sujet, puisque après tout c'est à son

sé, au lieu de se scandaliser de leurs mensonges, qui sont d'ailleurs très naïfs, on s'étonnera plutôt qu'il y en ait encore tant d'honnêtes, etc.»

Ces lignes, pour représenter le sentiment auquel son revenus maints de ces analyses de nos jours qui condescendent à parler au malade «son langage», peuvent nous servir à comprendre ce qui s'est passé entre temps. Car si Freud avait été capable de les signer, comment aurait-il pu entendre comme il l'a fait la vérité incluse aux historiettes de ses premiers malades, voire déchiffrer un sombre délire comme celui de Schreber jusqu'à l'élargir à la mesure de l'homme éternellement enchaîné à ses symboles?

Notre raison est-elle si faible que de ne pas se reconnaître égale dans la médiation du discours savant et dans l'échange premier de l'objet symbolique, et de n'y pas retrouver la mesure identique de sa ruse originelle? Va-t-il falloir rappeler ce que vaut l'aune de la «pensée», aux praticiens d'une expérience qui en rapproche l'occupation pluot d'un érotisme intestin que d'un équivalent de l'action?

Faut-il que, celui qui vous parle vous témoigne qu'il n'a pas, quant à lui, besoin de recourir à la pensée, pour comprendre que s'il vous parle en ce moment de la parole, c'est en tant que nous avons en commun une technique de la parole qui vous rend aptes à l'entendre quand il vous en parle, et qui le dispose à s'adresser à travers vous à ceux qui n'entendent rien?

<Sans doute avons-nous à tendre l'oreille au non-dit qui gît dans les trous du discours, mais ceci n'est pas à entendre comme des coups qu'on frapperait derrière le mur>  
Car pour ne plus nous occuper dès lors comme l'on s'en largue, que de ces bruits. Il faut convenir que nous ne nous sommes pas mis dans les conditions les plus propices à déchiffrer le sens : comment, sans mettre biblien-être de le comprendre, traduire ce qui n'est pas de soi langage? Ainsi menés à en faire appel au sujet, puisque après tout c'est à son

et, comme il faut avouer que nous ne nous sommes pas mis dans les conditions les plus propres à en recevoir le message, nous aurons à le faire répéter quelquefois pour être sûrs de le comprendre, voire pour faire comprendre au sujet que nous le comprenons, et il se pourra qu'après un nombre suffisant de ces allers et retours le sujet ait simplement appris de nous à frapper ses coups en mesure, forme de «mise au pas» qui en vaut bien une autre.

A mi-chemin de cet extrême, la question est posée : la psychanalyse reste-t-elle une relation dialectique où le non-agir de l'analyse guide le discours du sujet vers la réalisation de sa vérité, ou se réduira-t-elle à une relation fantasmique où «deux abîmes se frôlent» sans se toucher jusqu'à épuisement de la gamme des régressions imaginaires, — à une sorte de regressions *imaginaires*, — à une sorte de *bundling* (26/40), poussé à ses limites suprêmes en fait d'épreuve psychologique.

En fait, cette illusion qui nous pousse à chercher la réalité du sujet au delà du mur du langage est la même par laquelle le sujet croit que sa vérité est en nous déjà donnée, que nous la connaissons à l'avance, et c'est aussi bien par là qu'il est bâtant à notre intervention objectivante.

Sans doute n'a-t-il pas, quant à lui, à répondre de cette erreur subjective qui, avouée ou non dans son discours, est immédiatement au fait qu'il est entré dans l'analyse, et qu'il en a conclu le pacte principe. Et l'on saurait d'autant moins négliger la subjectivité de ce moment que nous y trouvons la raison de ce qu'on peut appeler les effets constituants du transfert en tant qu'ils se distinguent par un indice de réalité des effets constitués qui leur succèdent.

Freud, rappelons-le, touchant les sentiments qu'on rapporte au transfert, insistait sur la nécessité d'y distinguer un facteur de réalité, et ce serait, concluait-il, abuser de la docilité du sujet que de vouloir le persuader en tous les cas que ces sentiments sont une simple répétition transférentielle de la névrose. Dès lors, comme ces sentiments réels se manifestent

actif que nous avons à faire virer ce com-dire, nous le mettrons avec nous dans le pari, lequel est bien que nous le comprenons, et attendons qu'un retour nous fasse gagnants tous les deux. Moyennant quoi, à poursuivre ce train de navette, il apprendra l'art simplement à battre lui-même la mesure, forme de suggestion qui en vaut bien une autre, c'est-à-dire que comme toute autre, on sait qui donne la marque. Le procédé est reconnu pour assez sur quand ils agir d'aller au trou. (39)

A mi-chemin de cet extrême, la question est posée : la psychanalyse reste-t-elle une relation dialectique où le non-agir de l'analyse guide le discours du sujet vers la réalisation de sa vérité, ou se réduira-t-elle à une relation fantasmique où «deux abîmes se frôlent» sans se toucher jusqu'à épuisement de la gamme des régressions imaginaires, — à une sorte de regressions *imaginaires*, — à une sorte de *bundling* (40), poussé à ses limites suprêmes en fait d'épreuve psychologique ?

En fait, cette illusion qui nous pousse à chercher la réalité du sujet au delà du mur du langage est la même par laquelle le sujet croit que sa vérité est en nous déjà donnée, que nous la connaissons à l'avance, et c'est aussi bien par là qu'il est bâtant à notre intervention objectivante.

Sans doute n'a-t-il pas, quant à lui, à répondre de cette erreur subjective qui, avouée ou non dans son discours, est immédiatement au fait qu'il est entré dans l'analyse, et qu'il en a conclu le pacte principe. Et l'on saurait d'autant moins négliger la subjectivité de ce moment que nous y trouvons la raison de ce qu'on peut appeler les effets constituants du transfert en tant qu'ils se distinguent par un indice de réalité des effets constitués qui leur succèdent. (41)

Freud, rappelons-le, touchant les sentiments qu'on rapporte au transfert, insistait sur la nécessité d'y distinguer un facteur de réalité, et ce serait, concluait-il, abuser de la docilité du sujet que de vouloir le persuader en tous les cas que ces sentiments sont une simple répétition transférentielle de la névrose. Dès lors, comme ces sentiments réels se manifestent

comme primaires et que le charme propre de nos personnes reste un facteur aléatoire, il peut sembler qu'il y ait là quelque mystère.

Mais ce mystère s'éclaircît à l'envisager dans la phénoménologie du sujet, en tant que le sujet se constitue dans la recherche de la vérité. Il n'est que de recourir aux données traditionnelles que les bouddhistes nous fourniront, nous fournir, pour reconnaître dans cette forme du transfert l'inertie propre de l'erreur, et sous trois chefs dont ils font le compte ainsi : l'amour, la haine et l'ignorance. C'est donc comme contre effet du mouvement analytique que nous comprendrons leur équivalence dans ce qu'on appelle un transfert positif à l'origine — chacun trouvant à s'éclaircir des deux autres sous cet aspect existentiel, si l'on n'en excepte pas le troisième généralement omis pour sa proximité du sujet.

Dès lors, nous pouvons accrocher là la remarque, dont nous ne nous étonnerons pas qu'elle ait survi dans la bouche d'un de nos élèves dans le scandale ressentit par lui d'un exposé où s'affirmait ans retenue une conception purement objectivante de la fonction des instants dans l'analyse. Remarque que nous reliendrons pour sa valeur proprement ironique, encore que d'autres intérêts en aient détourné depuis l'attention de son auteur. « Il est grand temps, s'exprimait-il, qu'on en finisse avec ces tours de passe-passe, et, ce disant, il employait un terme plus scabreux —, par où l'on veut nous faire croire que dans l'analyse il se passe quoi que ce soit de réel!»

On ne saurait répondre à la question ainsi posée que par la distinction, théoriquement et techniquement élaborée dans l'analyse, des domaines du symbolique, de l'imaginaire et du réel, distinction dont on aura reconnu la présence fondamentale dans le propos ici poursuivi.

comme primaires et que le charme propre de nos personnes reste un facteur aléatoire, il peut sembler qu'il y ait là quelque mystère.

Mais ce mystère s'éclaircît à l'envisager dans la phénoménologie du sujet, en tant que le sujet se constitue dans la recherche de la vérité. Il n'est que de recourir aux données traditionnelles que les bouddhistes nous fourniront, nous fournir, pour reconnaître dans cette forme du transfert l'erreur propre de l'existence, et sous trois chefs dont ils font le compte ainsi : l'amour, la haine et l'ignorance. C'est donc comme contre effet du mouvement analytique que nous comprenons leur équivalence dans ce qu'on appelle un transfert positif à l'origine — chacun trouvant à s'éclaircir des deux autres sous cet aspect existentiel, si l'on n'en excepte pas le troisième généralement omis pour sa proximité du sujet.

Nous évoquons ici l'invective par où nous prenait à témoin du manque de retenue dont faisait preuve un certain travail (déjà trop cité par nous) dans son objectivation insensée du jeu des instincts dans l'analyse, quelque un, dont on reconnaîtra la dette à notre endroit par l'usage conforme qu'il y faisait du terme de *réel*. C'est en ces mots en effet qu'il «libérait» comme on dit, «son cœur» : «Il est grand temps que finisse cette escroquerie qui tend à faire croire qu'il se passe dans le traitement quoi que ce soit de réel.» Laissons de côté ce qu'il en est advenu, car hélas ! si l'analyse n'a pas guéri le vice oral du chien dont parle l'Ecriture, son état est pire, qu'avant : c'est le vomissement des autres qu'il ravale.

Mais si la question posee dans cette bou

tade, mieux inspirée que bien intentionnée, a bien son sens, nous croyons qu'il faut l'envisager dans la distinction fondamentale du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

La réalité en effet dans l'expérience analytique reste souvent voilée sous des formes négatives, mais il n'est pas trop malaisé de la situer. Elle se rencontre, par exemple, dans ce que nous réprouvons habituellement comme

comme primaires et que le charme propre de nos personnes reste un facteur aléatoire, il peut sembler qu'il y ait là quelque mystère.

Mais ce mystère s'éclaircît à l'envisager dans la phénoménologie du sujet, en tant que le sujet se constitue dans la recherche de la vérité. Il n'est que de recourir aux données traditionnelles que les bouddhistes nous fourniront, nous fournir, pour reconnaître dans cette forme du transfert l'erreur propre de l'existence, et sous trois chefs dont ils font le compte ainsi : l'amour, la haine et l'ignorance. C'est donc comme contre effet du mouvement analytique que nous comprenons leur équivalence dans ce qu'on appelle un transfert positif à l'origine — chacun trouvant à s'éclaircir des deux autres sous cet aspect existentiel, si l'on n'en excepte pas le troisième généralement omis pour sa proximité du sujet.

Nous évoquons ici l'invective par où nous prenait à témoin du manque de retenue dont faisait preuve un certain travail (déjà trop cité par nous) dans son objectivation insensée du jeu des instincts dans l'analyse, quelque un, dont on reconnaîtra la dette à notre endroit par l'usage conforme qu'il y faisait du terme de *réel*. C'est en ces mots en effet qu'il «libérait» comme on dit, «son cœur» : «Il est grand temps que finisse cette escroquerie qui tend à faire croire qu'il se passe dans le traitement quoi que ce soit de réel.» Laissons de côté ce qu'il en est advenu, car hélas ! si l'analyse n'a pas guéri le vice oral du chien dont parle l'Ecriture, son état est pire qu'avant : c'est le vomissement des autres qu'il ravale.

Car cette boutade n'est pas mal orientée, cherchant en effet la disjunction. Jamais produite encore dans l'analyse, de ces reguise évidemmentaires dont nous avons depuis posé le fondement dans les termes : du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

La réalité en effet dans l'expérience analytique reste souvent voilée sous des formes négatives, mais il n'est pas trop malaisé de la situer. Elle se rencontre, par exemple, dans ce que nous réprouvons habituellement comme

interventions actives ; mais ce serait une erreur que d'en définir par là la limite.

Car il est clair, d'autre part, que l'abstention de l'analyste, son refus de répondre, est un élément de la réalité dans l'analyse. Plus exactement, c'est dans cette négativité en tant qu'elle est pure, c'est-à-dire détachée de tout motif particulier, que réside la jointure entre le symbolique et le réel. Ce qui se comprend en ceci que ce non-agir est fondé sur notre savoir affirmé du principe que tout ce qui est réel est rationnel, et sur le motif qui s'ensuit que c'est au sujet qu'il appartient de retrouver sa mesure.

Il reste que cette abstention n'est pas soutenue indéfiniment ; quand la question du sujet a pris forme de vraie parole, nous la sanctionnons de notre réponse, mais aussi avons-nous montré qu'une vraie parole contient déjà sa réponse et que seulement nous doublons de notre loi son antienne. Qu'est-ce à dire ? Simon nous ne faisons rien que donner à la parole que nous ne faisons rien que donner à la parole du sujet sa ponctuation dialectique.

On voit dès lors l'autre moment où le symbolique et le réel se conjointent, et nous l'avions déjà marqué théoriquement : dans la fonction du temps, et ceci vaut que nous arrêtons un moment sur les effets techniques du temps.

Le temps joue son rôle dans la technique sous plusieurs incidences.

Il se présente dans la durée totale de l'analyse d'abord, et implique le sens à donner au terme de l'analyse, qui est la question préalable à celle des signes de sa fin. Nous touchons au problème de la fixation de son terme. Mais d'ores et déjà, il est clair que cette durée ne peut être anticipée pour le sujet que comme indéfinie.

Ceci pour deux raisons, qu'on ne peut distinguer que dans la perspective dialectique :

- l'une qui tient aux limites de notre champ et qui confirme notre propos sur la définition de ses confins : nous ne pouvons prévoir du sujet quel sera son *temps pour comprendre*, en tant qu'il inclut un facteur psychologique qui nous échappe comme tel ;
- l'autre qui est proprement du sujet et par où

interventions actives ; mais ce serait une erreur que d'en définir par là la limite.

Car il est clair, d'autre part, que l'abstention de l'analyste, son refus de répondre, est un élément de la réalité dans l'analyse. Plus exactement, c'est dans cette négativité en tant qu'elle est pure, c'est-à-dire détachée de tout motif particulier, que réside la jointure entre le symbolique et le réel. Ce qui se comprend en ceci que ce non-agir est fondé sur notre savoir affirmé du principe que tout ce qui est réel est rationnel, et sur le motif qui s'ensuit que c'est au sujet qu'il appartient de retrouver sa mesure.

Il reste que cette abstention n'est pas soutenue indéfiniment ; quand la question du sujet a pris forme de vraie parole, nous la sanctionnons de notre réponse, mais aussi avons-nous montré qu'une vraie parole contient déjà sa réponse et que seulement nous doublons de notre loi son antienne. Qu'est-ce à dire ? Simon nous ne faisons rien que donner à la parole que nous ne faisons rien que donner à la parole du sujet sa ponctuation dialectique.

On voit dès lors l'autre moment où le symbolique et le réel se conjointent, et nous l'avions déjà marqué théoriquement : dans la fonction du temps, et ceci vaut que nous arrêtons un moment sur les effets techniques du temps.

Le temps joue son rôle dans la technique sous plusieurs incidences.

Il se présente dans la durée totale de l'analyse d'abord, et implique le sens à donner au terme de l'analyse, qui est la question préalable à celle des signes de sa fin. Nous touchons au problème de la fixation de son terme. Mais d'ores et déjà, il est clair que cette durée ne peut être anticipée pour le sujet que comme indéfinie.

Ceci pour deux raisons, qu'on ne peut distinguer que dans la perspective dialectique :

- l'une qui tient aux limites de notre champ et qui confirme notre propos sur la définition de ses confins : nous ne pouvons prévoir du sujet quel sera son *temps pour comprendre*, en tant qu'il inclut un facteur psychologique qui nous échappe comme tel ;
- l'autre qui est proprement du sujet et par où

interventions actives ; mais ce serait une erreur que d'en définir par là la limite.

Car il est clair, d'autre part, que l'abstention de l'analyste, son refus de répondre, est un élément de la réalité dans l'analyse. Plus exactement, c'est dans cette négativité en tant qu'elle est pure, c'est-à-dire détachée de tout motif particulier, que réside la jointure entre le symbolique et le réel. Ce qui se comprend en ceci que ce non-agir est fondé sur notre savoir affirmé du principe que tout ce qui est réel est rationnel, et sur le motif qui s'ensuit que c'est au sujet qu'il appartient de retrouver sa mesure.

Il reste que cette abstention n'est pas soutenue indéfiniment ; quand la question du sujet a pris forme de vraie parole, nous la sanctionnons de notre réponse, mais aussi avons-nous montré qu'une vraie parole contient déjà sa réponse et que seulement nous doublons de notre loi son antienne. Qu'est-ce à dire ? Simon nous ne faisons rien que donner à la parole que nous ne faisons rien que donner à la parole du sujet sa ponctuation dialectique.

On voit dès lors l'autre moment où le symbolique et le réel se conjointent, et nous l'avions déjà marqué théoriquement : dans la fonction du temps, et ceci vaut que nous arrêtons un moment sur les effets techniques du temps.

Le temps joue son rôle dans la technique sous plusieurs incidences.

Il se présente dans la durée totale de l'analyse d'abord, et implique le sens à donner au terme de l'analyse, qui est la question préalable à celle des signes de sa fin. Nous touchons au problème de la fixation de son terme. Mais d'ores et déjà, il est clair que cette durée ne peut être anticipée pour le sujet que comme indéfinie.

Ceci pour deux raisons, qu'on ne peut

la fixation d'un terme équivaut à une projection spatialisante, où il se trouve d'ores et déjà aliénée à lui-même ; du moment que l'échéance de sa véracité peut être prévue, quoi qu'il puisse en advenir dans l'intersubjectivité intervallaire, c'est que la véracité est déjà là, c'est-à-dire que nous rétablirons dans le sujet son mirage original en tant qu'il place en nous sa véracité et qu'en le sanctionnant de notre autorité, nous installons son analyse en une aberration, qui sera impossible à corriger dans ses résultats. C'est bien ce qui s'est passé dans le cas célèbre de l'homme aux loups, dont l'importance exemplaire a été si bien comprise par Freud qu'il y reprend appui dans son article sur l'analyse finie ou indéfinie <(27/42)>.

La fixation anticipée d'un terme, première forme d'intervention active, inauguree (*prophétiser*) par Freud lui-même, quelle que soit la sûreté divinatoire (au sens propre du terme) (18/43), dont puisse faire preuve l'analyste à suivre son exemple, laissera toujours le sujet dans l'aliénation de sa véracité.

Aussi bien en trouvons-nous la confirmation en deux faits du cas de Freud : Premièrement, l'homme aux loups, — malgré tout le faisceau de preuves démontrant l'historicité de la scène primitive, malgré la conviction qu'il manifeste à son endroit, imperturbable aux mises en doute méthodiques dont Freud lui impose l'épreuve —, jamais n'arrive pourtant à en intégrer sa remémoration dans son histoire.

Deuxièmement, l'homme aux loups démontre ultérieurement son aliénation de la façon la plus catégorique, sous une forme paradoxe.

Il est vrai qu'ici se mêle un autre facteur, lié à un effet de la réalité dans l'analyse, à savoir le don d'argent dont nous nous réservons de traiter ailleurs la valeur symbolique, mais dont la portée déjà s'indique dans ce que nous avons évoqué du lien de la parole au don constituant de l'échange primitif. Or ici le don d'argent est renversé par une initiative de Freud où nous pouvons reconnaître, autant

la fixation d'un terme équivaut à une projection spatialisante, où il se trouve d'ores et déjà aliénée à lui-même ; du moment que l'échéance de sa véracité peut être prévue, quoi qu'il puisse en advenir dans l'intersubjectivité intervallaire, c'est que la véracité est déjà là, c'est-à-dire que nous rétablirons dans le sujet son mirage original en tant qu'il place en nous sa véracité et qu'en le sanctionnant de notre autorité, nous installons son analyse en une aberration, qui sera impossible à corriger dans ses résultats. C'est bien ce qui s'est passé dans le cas célèbre de l'homme aux loups, dont l'importance exemplaire a été si bien comprise par Freud qu'il y reprend appui dans son article sur l'analyse finie ou indéfinie (42).

La fixation anticipée d'un terme, première forme d'intervention active, inauguree (*prophétiser*) par Freud lui-même, quelle que soit la sûreté divinatoire (au sens propre du terme) (43), dont puisse faire preuve l'analyste à suivre son exemple, laissera toujours le sujet dans l'aliénation de sa véracité. Aussi bien en trouvons-nous la confirmation en deux faits du cas de Freud :

Premièrement, l'homme aux loups, — malgré tout le faisceau de preuves démontrant l'historicité de la scène primitive, malgré la conviction qu'il manifeste à son endroit, imperturbable aux mises en doute méthodiques dont Freud lui impose l'épreuve —, jamais n'arrive pourtant à en intégrer sa remémoration dans son histoire.

Deuxièmement, l'homme aux loups démontre ultérieurement son aliénation de la façon la plus catégorique, sous une forme paradoxe.

Il est vrai qu'ici se mêle un autre facteur, à par où la réalité intervient dans l'analyse, à savoir le don d'argent dont nous nous réservons de traiter ailleurs la valeur symbolique, mais dont la portée déjà s'indique dans ce que nous avons évoqué du lien de la parole au don constituant de l'échange primitif. Or ici le don d'argent est renversé par une initiative de Freud où nous pouvons reconnaître, autant

qu'à son insistance à revenir sur ce cas, la subjectivité non résolue en lui des problèmes que ce cas laisse en suspens. Et personne ne doute que c'ait été là un facteur déclenchant de la psychose, au reste sans savoir dire trop bien pourquoi.

Ne comprend-on pas, pourtant qu'à admettre un sujet à être nourri dans le ptytanée de la psychanalyse (car c'est en fait d'une collecte du groupe qu'il tenait sa pension) pour le mérite du service rendu à cette république par l'observation de son cas, c'est précipiter définitivement en lui l'aliénation de sa vérité ?

Un rêve du sujet durant le supplément d'analyse où Madame Ruth Mac Brunswick le prend en charge, démontre ce que nous avançons au-delà de toute rigueur souhaitable, — ses images symbolisent jusqu'au mur même de notre métaphore, derrière lequel se présente /dans un vain effort/ les loups de la scène primitive dans un vain effort, loups de la scène primitive dans un vain effort, jusqu'à ce qu'ils arrivent à le tourner avec l'aide de l'analytic, qui n'est ici qu'en fonction seconde. Rien ne serait plus instructif pour notre propos que de montrer notre propos que de montrer comment Madame Mac Brunswick a mené ce rôle second. L'identification de l'ensemble du discours de la première analyse à ce mur même qu'il faut tourner, serait la plus belle illustration des rôles réciproques de la parole et du langage dans la médiation analytique, mais la place nous manque ici pour en donner le développement.

Ceux qui suivent notre enseignement le connaissent déjà, et ceux qui nous ont suivi maintenant pourront le retrouver sans doute par leurs propres moyens.

Nous voulons en effet toucher un autre aspect particulièrement brûlant dans l'actualité, de la fonction du temps dans la technique. Nous voulons parler de la durée de la séance. Ici il s'agit encore d'un élément qui appartient manifestement à la réalité, puisqu'il représente notre temps de travail et, sous cet angle, il tombe sous le chef d'une réglementation professionnelle qui peut être tenue pour prévalente.

Mais ses incidences subjectives ne sont

qu'à son insistance à revenir sur ce cas, la subjection non résolue en lui des problèmes que ce cas laisse en suspens. Et personne ne doute que c'ait été là un facteur déclenchant de la psychose, au reste sans savoir dire trop bien pourquoi.

Ne comprend-on pas, pourtant qu'à admettre un sujet à être nourri dans le ptytanée de la psychanalyse (car c'est en fait d'une collecte du groupe qu'il tenait sa pension) pour le mérite du service rendu à elle rendu par l'observation de son cas, c'est précipiter définitivement en lui l'aliénation de sa vérité ?

Un rêve du sujet durant le supplément d'analyse où Mme Ruth Mac Brunswick le prend en charge, démontre ce que nous avançons au-delà de toute rigueur souhaitable, — ses images symbolisent jusqu'au mur même de notre métaphore, derrière lequel se présente /dans un vain effort/ les loups de la scène primitive, jusqu'à ce qu'ils arrivent à le tourner avec l'aide de l'analytic, qui n'intervient ici qu'en fonction seconde. Rien ne serait plus instructif pour notre propos que de montrer comment Mme Mac Brunswick a mené ce rôle second. L'identification de l'ensemble du discours de la première analyse à ce mur même qu'il faut tourner, serait la plus belle illustration des rôles réciproques de la parole et du langage dans la médiation analytique, mais la place nous manque ici pour en donner le développement.

Ceux qui suivent notre enseignement le connaissent déjà, et ceux qui nous ont suivi maintenant pourront le retrouver sans doute par leurs propres moyens.

Nous voulons en effet toucher un autre aspect particulièrement brûlant dans l'actualité, de la fonction du temps dans la technique. Nous voulons parler de la durée de la séance. Ici il s'agit encore d'un élément qui appartient manifestement à la réalité, puisqu'il représente notre temps de travail et, sous cet angle, il tombe sous le chef d'une réglementation professionnelle qui peut être tenue pour prévalente.

Mais ses incidences subjectives ne sont

qu'à son insistance à revenir sur ce cas, la subjection non résolue en lui des problèmes que ce cas laisse en suspens. Et personne ne doute que c'ait été là un facteur déclenchant de la psychose, au reste sans savoir dire trop bien pourquoi.

Ne comprend-on pas, pourtant qu'à admettre un sujet à être nourri dans le ptytanée de la psychanalyse (car c'est d'une collecte du groupe qu'il tenait sa pension) au service à la science rendu par lui en tant que cas, c'est aussi l'instituer décisivement dans l'aliénation de sa vérité ?

Les matériaux du supplément d'analyse où le malade est confié à Ruth Mac Brunswick illustrent la responsabilité du traitement antérieur, en démontrant nos propos sur les places respectives de la parole et du langage dans la médiation analytique.

Bien plus c'est dans leur perspective qu'on peut saisir comment Ruth Mac Brunswick ne s'est en somme pas du tout mal répercée dans sa position délicate à l'endroit du transfert. (On se souviendra du mur même de notre métaphore en tant qu'il figure dans l'un des rêves, les loups du rêve-cet s'y montrant avides de le tourner...). Notre séminaire sait tout cela et les autres pourront s'y exercer. (44)

Nous voulons en effet toucher un autre aspect particulièrement brûlant dans l'actualité, de la fonction du temps dans la technique. Nous voulons parler de la durée de la séance. Ici il s'agit encore d'un élément qui appartient manifestement à la réalité, puisqu'il représente notre temps de travail et, sous cet angle, il tombe sous le chef d'une réglementation professionnelle qui peut être tenue pour prévalente.

Mais ses incidences subjectives ne sont

pas moins importantes. Et d'abord pour l'analyse. Le caractère tabou sous lequel on l'a produit dans de récents débats prouve assez que la subjectivité du groupe est fort peu libérée à son égard, et le caractère scrupuleux, pour ne pas dire obsessionnel, que prend pour certains, sinon pour la plupart, l'observation d'un standard dont les variations historiques et géographiques ne semblent au reste inquiéter personne, est bien le signe de l'existence d'un problème qu'on est d'autant moins disposé à aborder qu'on sent qu'il entraînerait fort loin dans la mise en question de la fonction de l'analyse.

Pour le sujet en analyse, d'autre part, on n'en saurait méconnaître l'importance. L'inconscient, profère-t-on sur un ton d'autant plus entendu qu'on est moins capable de justifier ce qu'on veut dire, l'inconscient demande du temps pour se révéler. Nous en sommes bien d'accord. Mais nous demandons quelle est sa mesure ? Est-ce celle de l'univers de la précision, pour employer l'expression de M. Lucien Febvre ? Sans doute nous vivons dans cet univers, mais son avènement pour l'homme est de date récente, puisqu'il remonte exactement à l'horloge de Huyghens, soit à l'an 1659, et le malaise de l'homme moderne n'indique pas précisément que cette précision soit en soi pour lui un facteur de libération. Ce temps de la chute des graves est-il sacré comme répondant au temps des astres en tant que posé dans l'éternel par Dieu qui, comme Lichtenberg nous l'a dit, remonte nos cadans solaires ? Peut-être en prendrons-nous quelque fonction durant ce temps resté problématique, nous croyons avoir assez mis en évidence la meilleure idée en comparant le temps de la création d'un objet symbolique et le moment d'inattention où nous le laissons choir ? Quoi qu'il en soit, si le travail de notre fonction durant ce temps reste problématique, nous croyons avoir assez mis en évidence la fonction de travail de ce qu'y réalise le patient. Mais la réalité, quelle qu'elle soit, de ce temps y prend dès lors une valeur particulière, celle d'une sanction de la qualité dans ce travail.

Sans doute jouons-nous de notre côté un

pas moins importantes. Et d'abord pour l'analyse. Le caractère tabou sous lequel on l'a produit dans de récents débats prouve assez que la subjectivité du groupe est fort peu libérée à son égard, et le caractère scrupuleux, pour ne pas dire obsessionnel, que prend pour certains, sinon pour la plupart, l'observation d'un standard dont les variations historiques et géographiques ne semblent au reste inquiéter personne, est bien le signe de l'existence d'un problème qu'on est d'autant moins disposé à aborder qu'on sent qu'il entraînerait fort loin dans la mise en question de la fonction de l'analyse.

Pour le sujet en analyse, d'autre part, on n'en saurait méconnaître l'importance. L'inconscient, profère-t-on sur un ton d'autant plus entendu qu'on est moins capable de justifier ce qu'on veut dire, l'inconscient demande du temps pour se révéler. Nous en sommes bien d'accord. Mais nous demandons quelle est sa mesure ? Est-ce celle de l'univers de la précision, pour employer l'expression de M. Alexandre Koyré ? Sans doute nous vivons dans cet univers, mais son avènement pour l'homme est de date récente, puisqu'il remonte exactement à l'horloge de Huyghens, soit à l'an 1659, et le malaise de l'homme moderne n'indique pas précisément que cette précision soit en soi pour lui un facteur de libération. Ce temps de la chute des graves est-il sacré comme répondant au temps des astres en tant que posé dans l'éternel par Dieu qui, comme Lichtenberg nous l'a dit, remonte nos cadans solaires ? Peut-être en prendrons-nous quelque fonction durant ce temps resté problématique, nous croyons avoir assez mis en évidence la meilleure idée en comparant le temps de la création d'un objet symbolique et le moment d'inattention où nous le laissons choir ? Quoi qu'il en soit, si le travail de notre fonction durant ce temps reste problématique, nous croyons avoir assez mis en évidence la meilleure idée en comparant le temps de la création d'un objet symbolique et le moment d'inattention où nous le laissons choir ? Quoi qu'il en soit, si le travail de notre fonction durant ce temps reste problématique, nous croyons avoir assez mis en évidence la meilleure idée en comparant le temps de la création d'un objet symbolique et le moment d'inattention où nous le laissons choir ?

Nous jouons un rôle d'enregistrement, en

pas moins importantes. Et d'abord pour l'analyse. Le caractère tabou sous lequel on l'a produit dans de récents débats prouve assez que la subjectivité du groupe est fort peu libérée à son égard, et le caractère scrupuleux, pour ne pas dire obsessionnel, que prend pour certains, sinon la plupart, l'observation d'un standard dont les variations historiques et géographiques ne semblent au reste inquiéter personne, est bien le signe de l'existence d'un problème qu'on est d'autant moins disposé à aborder qu'on sent qu'il entraînerait fort loin dans la mise en question de la fonction de l'analyse.

Pour le sujet en analyse, d'autre part, on n'en saurait méconnaître l'importance. L'inconscient, profère-t-on sur un ton d'autant plus entendu qu'on est moins capable de justifier ce qu'on veut dire, l'inconscient demande du temps pour se révéler. Nous en sommes bien d'accord. Mais nous demandons quelle est sa mesure ? Est-ce celle de l'univers de la précision, pour employer l'expression de M. Alexandre Koyré ? Sans doute nous vivons dans cet univers, mais son avènement pour l'homme est de date récente, puisqu'il remonte exactement à l'horloge de Huyghens, soit à l'an 1659, et le malaise de l'homme moderne n'indique pas précisément que cette précision soit en soi pour lui un facteur de libération. Ce temps de la chute des graves est-il sacré comme répondant au temps des astres en tant que posé dans l'éternel par Dieu qui, comme Lichtenberg nous l'a dit, remonte nos cadans solaires ? Peut-être en prendrons-nous quelque fonction durant ce temps resté problématique, nous croyons avoir assez mis en évidence la meilleure idée en comparant le temps de la création d'un objet symbolique et le moment d'inattention où nous le laissons choir ?

Nous jouons un rôle d'enregistrement, en

fondamentale en tout échange symbolique, de recueillir ce que *do kamo*, l'homme dans son authenticité, appelle la parole qui dure.

Témoin pris à partie de la sincérité du sujet, dépositaire du procès-verbal de son discours, référence de son exactitude, garant de sa droiture, gardien de son testament, tabellion de ses codicilles, l'analyse participe du scribe. Mais il reste avant tout le maître de la vérité dont ce discours est le progrès. C'est lui, ayant tout, qui en ponceut, avons-nous dit, la dialectique. Et ici, il est appréhendé comme la juge du prix de ce discours. Ceci comporte deux conséquences.

La suspension de la séance ne peut pas ne pas être éprouvée par le sujet comme une ponctuation dans son progrès. Nous savons comment il en calcule l'échéance pour l'articuler à ses propres délais, voire à ses échappatoires, comment il l'anticipe en la soupesant à la façon d'une arme, en la guettant comme un abri.

La suspension de la séance ne peut pas ne pas être éprouvée par le sujet comme une ponctuation dans son progrès. Nous savons comment il en calcule l'échéance pour l'articuler à ses propres délais, voire à ses échappatoires, comment il l'anticipe en la soupesant à la façon d'une arme, en la guettant comme un abri.

fondamentale en tout échange symbolique, de recueillir ce que *do kamo*, l'homme dans son authenticité, appelle la parole qui dure.

Témoin pris à partie de la sincérité du sujet, dépositaire du procès-verbal de son discours, référence de son exactitude, garant de sa droiture, gardien de son testament, tabellion de ses codicilles, l'analyse participe du scribe. Mais il reste avant tout le maître de la vérité dont ce discours est le progrès. C'est lui, ayant tout, qui en ponceut, avons-nous dit, la dialectique. Et ici, il est appréhendé comme la juge du prix de ce discours. Ceci comporte deux conséquences.

La suspension de la séance ne peut pas ne pas être éprouvée par le sujet comme une ponctuation dans son progrès. Nous savons comment il en calcule l'échéance pour l'articuler à ses propres délais, voire à ses échappatoires, comment il l'anticipe en la soupesant à la façon d'une arme, en la guettant comme un abri.

/C'est un fait qu'on constate bien dans la pratique des textes des écritures symboliques, qu'il s'agisse de la Bible ou des canoniques chinois : l'absence de ponctuation y est une source d'ambiguïté, la ponctuation posée fixe le sens, son changement le renouvelle ou le bouleverse, et, fautive, elle équivaut à l'allégerer./

L'indifférence avec laquelle la coupure du *timing* interrompt les moments de hâte dans le sujet, peut être fatale à la conclusion vers quoi se précipitait son discours, voire y fixer un malentendu, sinon donner prétexte à une ruse rétorsive.

Il est remarquable que les débutants semblent plus frappés que nous des effets de cette incidence.

C'est un fait qu'on constate bien dans la pratique des textes des écritures symboliques, qu'il s'agisse de la Bible ou des canoniques chinois : l'absence de ponctuation y est une source d'ambiguïté, la ponctuation posée fixe le sens, son changement le renouvelle ou le bouleverse, et, fautive, elle équivaut à l'allé-

échange symbolique, de recueillir ce que *do kamo*, l'homme dans son authenticité, appelle la parole qui dure.

Témoin pris à partie de la sincérité du sujet, dépositaire du procès-verbal de son discours, référence de son exactitude, garant de sa droiture, gardien de son testament, tabellion de ses codicilles, l'analyse participe du scribe. Mais il reste avant tout le maître de la vérité dont ce discours est le progrès. C'est lui, ayant tout, qui en ponceut, avons-nous dit, la dialectique. Et ici, il est appréhendé comme la juge du prix de ce discours. Ceci comporte deux conséquences.

La suspension de la séance ne peut pas ne pas être éprouvée par le sujet comme une ponctuation dans son progrès. Nous savons comment il en calcule l'échéance pour l'articuler à ses propres délais, voire à ses échappatoires, comment il l'anticipe en la soupesant à la façon d'une arme, en la guettant comme un abri.

/C'est un fait qu'on constate bien dans la pratique des textes des écritures symboliques, qu'il s'agisse de la Bible ou des canoniques chinois : l'absence de ponctuation y est une source d'ambiguïté, la ponctuation posée fixe le sens, son changement le renouvelle ou le bouleverse, et, fautive, elle équivaut à l'allégerer./

L'indifférence avec laquelle la coupure du *timing* interrompt les moments de hâte dans le sujet, peut être fatale à la conclusion vers quoi se précipitait son discours, voire y fixer un malentendu, sinon donner prétexte à une ruse rétorsive.

bouleverse, et, fautive, elle équivaut à l' altérité. Certes la neutralité que nous manifestons à appliquer strictement cette règle maintient la voie de notre non-agir.

Mais ce non-agir a lui-même sa limite, sans quoi nous n'interviendrions jamais. Et ce n'est pas en maintenant la voie que de la pousser sur ce seul point à la rigueur.

Le danger qui s'annonce à la seule évocation d'une formation obsessionnelle à son propos, est d'y renoncer la connivence du sujet. Et elle trouvera à s'exercer chez d'autres types de sujet que l'obsessionnel lui-même. Nulle part pourtant elle ne trouvera mieux à se démontrer qu'à comprendre le sens que prend chez l'obsessionnel le travail. Sens de travail forcé qui s'impose même à ses loisirs. Ce sens est soutenu par sa relation subjective au maître en tant que c'est sa mort qu'il attend.

L'obsessionnel manifeste en effet une des attitudes que Hegel n'a pas développée dans sa dialectique du maître et de l'esclave. L'esclave s'est dérobé devant le risque de la mort, où l'occasion de la maîtrise lui était offerte dans une lutte de pur prestige. Mais puisqu'il sait qu'il est mortel, il sait aussi que le maître peut mourir. Dès lors, il peut accepter de travailler pour le maître et de renoncer à la jouissance pour le maître et de renoncer à la jouissance entre temps : et, dans l'incertitude du moment où arrivera la mort du maître, il attend.

Telle est la raison intersubjective, tant du doute que de la procrastination qui sont des traits de caractère chez l'obsessionnel. Cependant tout son travail s'opère sous le chef de cette intention, et devient de ce chef doublement aliénant. Car non seulement l'œuvre du sujet lui est dérobée par un autre, ce qui est la relation constitutante de tout travail, mais la reconnaissance par le sujet de sa propre essence dans son œuvre où ce travail trouve sa raison, ne lui échappe pas moins, car lui-même «n'y est pas», il est dans le moment anticipé de la mort du maître, à partir de quoi il anticipera de la mort du maître, à partir de quoi il vivra, mais en attendant quoi il s'identifie à lui comme mort, et ce moyennant quoi il est lui-même déjà mort.

bouleverse, et, fautive, elle équivaut à l' altérité.

Certes la neutralité que nous manifestons à appliquer strictement cette règle maintient la voie de notre non-agir.

Mais ce non-agir a lui-même sa limite, sans quoi nous n'interviendrions jamais. Et ce n'est pas en maintenant la voie que de la pousser sur ce seul point à la rigueur.

Le danger qui s'annonce à la seule évocation d'une formation obsessionnelle à son propos, est d'y renoncer la connivence du sujet. Et elle trouvera à s'exercer chez d'autres types de sujet que l'obsessionnel lui-même. Nulle part pourtant elle ne trouvera mieux à se démontrer qu'à comprendre le sens que prend chez l'obsessionnel le travail. Sens de travail forcé qui s'impose même à ses loisirs. Ce sens est soutenu par sa relation subjective au maître en tant que c'est sa mort qu'il attend.

L'obsessionnel manifeste en effet une des attitudes que Hegel n'a pas développée dans sa dialectique du maître et de l'esclave. L'esclave s'est dérobé devant le risque de la mort, où l'occasion de la maîtrise lui était offerte dans une lutte de pur prestige. Mais puisqu'il sait qu'il est mortel, il sait aussi que le maître peut mourir. Dès lors, il peut accepter de travailler pour le maître et de renoncer à la jouissance entre temps : et, dans l'incertitude du moment où arrivera la mort du maître, il attend.

Telle est la raison intersubjective, tant du doute que de la procrastination qui sont des traits de caractère chez l'obsessionnel.

Version la psychanalyse N°1

Certes la neutralité que nous manifestons à appliquer strictement cette règle maintient la voie de notre non-agir.

Mais ce non-agir a lui-même sa limite, ou bien il n'y aurait pas d'intervention : et pourquoi la rendre impossible en ce point ainsi privilégié ?

Le danger que ce point prenne valeur obsessionnelle chez l'analyse, est simplement qu'il prie à la connivence du sujet : non pas seulement ouverte à l'obsessionnel, mais chez lui prenant vigueur spéciale, justement de son sienement du travail. On sait la note de travail forcée qui chez ce sujet enveloppe jusqu'à ses loisirs.

Ce sens est soutenu par sa relation subjective au maître en tant que c'est sa mort qu'il attend.

L'obsessionnel manifeste en effet une des attitudes que Hegel n'a pas développée dans sa dialectique du maître et de l'esclave. L'esclave s'est dérobé devant le risque de la mort, où l'occasion de la maîtrise lui était offerte dans une lutte de pur prestige. Mais puisqu'il sait qu'il est mortel, il sait aussi que le maître peut mourir. Dès lors, il peut accepter de travailler pour le maître et de renoncer à la jouissance entre temps : et, dans l'incertitude du moment où arrivera la mort du maître, il attend.

Cependant tout son travail s'opère sous le chef de cette intention, et devient de ce chef doublement aliénant. Car non seulement l'œuvre du sujet lui est dérobée par un autre, ce qui est la relation constitutante de tout travail, mais la reconnaissance par le sujet de sa propre essence dans son œuvre où ce travail trouve sa raison, ne lui échappe pas moins, car lui-même «n'y est pas», il est dans le moment anticipé de la mort du maître, à partir de quoi il vivra, mais en attendant quoi il s'identifie à lui comme mort, et ce moyennant quoi il est lui-même déjà mort.

Néanmoins il s'efforce à tromper le maître par la démonstration des bonnes intentions manifestées dans son travail. C'est ce que nous exprimons dans notre rude langage en disant que l'*ego* du sujet cherche à séduire son *super-ego*. Cette formulation intra-subjective se démystifie immédiatement à la comprendre dans la relation analytique, où le *working through* du sujet est en effet utilisé pour la séduction de l'analyse.

Ce n'est pas par hasard non plus que, dès que le progrès dialectique approche de la mise en cause des intentions de l'*ego* chez nos sujets, le fantasme de la mort de l'analyste, souvent ressenti sous la forme d'une crainte, voire d'une angoisse, ne manque jamais de se produire.

Et le sujet de repartir dans une élaboration encore plus démonstrative de sa «bonne volonté».

Comment douter, dès lors, de l'effet de quelque dédain marqué par le maître pour le produit d'un tel travail ? La résistance du sujet peut s'en trouver absolument déconcertrée. De ce moment, son alibi jusqu'alors inconscient commence à se découvrir pour lui, et on le voit rechercher passionnément la raison de tant d'efforts.

Nous n'en dirions pas tant si nous n'étions pas convaincu qu'à expérimenter en un moment maintenant venu à sa conclusion de notre expérience, ce qu'on a appelé nos séances courtes, nous avons pu faire venir au sujet mâle, des fantasmes de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne, dans un délai où autrement nous en aurions encore été à écouter ses spéculations sur l'art de Dostoïewski.

Au reste nous ne sommes pas là pour défendre ce procédé, mais pour montrer qu'il a un sens dialectique précis dans son application technique.

Et nous ne sommes pas seuls à avoir fait la remarque qu'il rejoint à la limite la technique qui on désigne sous le nom de *zen*, et qui est appliquée comme moyen de révélation du

Néanmoins il s'efforce à tromper le maître par la démonstration des bonnes intentions manifestées dans son travail. C'est ce que les bons enfants du catéchisme analytique expriment dans leur rude langage en disant que l'*ego* du sujet cherche à séduire son *super-ego*.

Cette formulation intra-subjective se démystifie immédiatement à la comprendre dans la relation analytique, où le *working through* du sujet est en effet utilisé pour la séduction de l'analyse.

Ce n'est pas par hasard non plus que, dès que le progrès dialectique approche de la mise en cause des intentions de l'*ego* chez nos sujets, le fantasme de la mort de l'analyste, souvent ressenti sous la forme d'une crainte, voire d'une angoisse, ne manque jamais de se produire.

Et le sujet de repartir dans une élaboration encore plus démonstrative de sa «bonne volonté».

Comment douter, dès lors, de l'effet de quelque dédain marqué par le maître pour le produit d'un tel travail ? La résistance du sujet peut s'en trouver absolument déconcertrée. De ce moment, son alibi jusqu'alors inconscient commence à se découvrir pour lui, et on le voit rechercher passionnément la raison de tant d'efforts.

Nous n'en dirions pas tant si nous n'étions pas convaincu qu'à expérimenter en un moment maintenant venu à sa conclusion de notre expérience, ce qu'on a appelé nos séances courtes, nous avons pu faire venir au sujet mâle, des fantasmes de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne, dans un délai où autrement nous en aurions encore été à écouter ses spéculations sur l'art de Dostoïewski.

Au reste nous ne sommes pas là pour défendre ce procédé, mais pour montrer qu'il a un sens dialectique précis dans son application technique.

Et nous ne sommes pas seuls à avoir fait la remarque qu'il rejoint à la limite la technique qui on désigne sous le nom de *zen*, et qui est appliquée comme moyen de révélation du

Néanmoins il s'efforce à tromper le maître par la démonstration des bonnes intentions manifestées dans son travail. C'est ce que les bons enfants du catéchisme analytique expriment dans leur rude langage en disant que l'*ego* du sujet cherche à séduire son *super-ego*.

Cette formulation intra-subjective se démystifie immédiatement à la comprendre dans la relation analytique, où le *working through* du sujet est en effet utilisé pour la séduction de l'analyse.

Ce n'est pas par hasard non plus que, dès que le progrès dialectique approche de la mise en cause des intentions de l'*ego* chez nos sujets, le fantasme de la mort de l'analyste, souvent ressenti sous la forme d'une crainte, voire d'une angoisse, ne manque jamais de se produire.

Et le sujet de repartir dans une élaboration encore plus démonstrative de sa «bonne volonté».

Comment douter, dès lors, de l'effet de quelque dédain marqué par le maître pour le produit d'un tel travail ? La résistance du sujet peut s'en trouver absolument déconcertrée. De ce moment, son alibi jusqu'alors inconscient commence à se découvrir pour lui, et on le voit rechercher passionnément la raison de tant d'efforts.

Nous n'en dirions pas tant si nous n'étions pas convaincu qu'à expérimenter en un moment maintenant venu à sa conclusion de notre expérience, ce qu'on a appelé nos séances courtes, nous avons pu faire venir au sujet mâle, des fantasmes de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne, dans un délai où autrement nous en aurions encore été à écouter ses spéculations sur l'art de Dostoïewski.

Au reste nous ne sommes pas là pour défendre ce procédé, mais pour montrer qu'il a un sens dialectique précis dans son application technique.

Et nous ne sommes pas seuls à avoir fait la remarque qu'il rejoint à la limite la technique qui on désigne sous le nom de *zen*, et qui est appliquée comme moyen de révélation du

Néanmoins il s'efforce à tromper le maître par la démonstration des bonnes intentions manifestées dans son travail. C'est ce que les bons enfants du catéchisme analytique expriment dans leur rude langage en disant que l'*ego* du sujet cherche à séduire son *super-ego*.

Cette formulation intra-subjective se démystifie immédiatement à la comprendre dans la relation analytique, où le *working through* du sujet est en effet utilisé pour la séduction de l'analyse.

Ce n'est pas par hasard non plus que, dès que le progrès dialectique approche de la mise en cause des intentions de l'*ego* chez nos sujets, le fantasme de la mort de l'analyste, souvent ressenti sous la forme d'une crainte, voire d'une angoisse, ne manque jamais de se produire.

Et le sujet de repartir dans une élaboration encore plus démonstrative de sa «bonne volonté».

Comment douter, dès lors, de l'effet de quelque dédain marqué par le maître pour le produit d'un tel travail ? La résistance du sujet peut s'en trouver absolument déconcertrée. De ce moment, son alibi jusqu'alors inconscient commence à se découvrir pour lui, et on le voit rechercher passionnément la raison de tant d'efforts.

Nous n'en dirions pas tant si nous n'étions pas convaincu qu'à expérimenter en un moment maintenant venu à sa conclusion de notre expérience, ce qu'on a appelé nos séances courtes, nous avons pu faire venir au sujet mâle, des fantasmes de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne, dans un délai où autrement nous en aurions encore été à écouter ses spéculations sur l'art de Dostoïewski.

Au reste nous ne sommes pas là pour défendre ce procédé, mais pour montrer qu'il a un sens dialectique précis dans son application technique.

Et nous ne sommes pas seuls à avoir fait la remarque qu'il rejoint à la limite la technique qui on désigne sous le nom de *zen*, et qui est appliquée comme moyen de révélation du

Néanmoins il s'efforce à tromper le maître par la démonstration des bonnes intentions manifestées dans son travail. C'est ce que les bons enfants du catéchisme analytique expriment dans leur rude langage en disant que l'*ego* du sujet cherche à séduire son *super-ego*.

Cette formulation intra-subjective se démystifie immédiatement à la comprendre dans la relation analytique, où le *working through* du sujet est en effet utilisé pour la séduction de l'analyse.

Ce n'est pas par hasard non plus que, dès que le progrès dialectique approche de la mise en cause des intentions de l'*ego* chez nos sujets, le fantasme de la mort de l'analyste, souvent ressenti sous la forme d'une crainte, voire d'une angoisse, ne manque jamais de se produire.

Et le sujet de repartir dans une élaboration encore plus démonstrative de sa «bonne volonté».

Comment douter, dès lors, de l'effet de quelque dédain marqué par le maître pour le produit d'un tel travail ? La résistance du sujet peut s'en trouver absolument déconcertrée. De ce moment, son alibi jusqu'alors inconscient commence à se découvrir pour lui, et on le voit rechercher passionnément la raison de tant d'efforts.

Nous n'en dirions pas tant si nous n'étions pas convaincu qu'à expérimenter en un moment maintenant venu à sa conclusion de notre expérience, ce qu'on a appelé nos séances courtes, nous avons pu faire venir au sujet mâle, des fantasmes de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne, dans un délai où autrement nous en aurions encore été à écouter ses spéculations sur l'art de Dostoïewski.

Au reste nous ne sommes pas là pour défendre ce procédé, mais pour montrer qu'il a un sens dialectique précis dans son application technique.

Et nous ne sommes pas seuls à avoir fait la remarque qu'il rejoint à la limite la technique qui on désigne sous le nom de *zen*, et qui est appliquée comme moyen de révélation du

sujet dans l'ascèse traditionnelle de certaines écoles extrême-orientales.

Sans aller jusqu'aux extrêmes où se porte cette technique, puisqu'ils seraient contraires à certaines des limitations que la nôtre s'impose, une application discrète de son principe dans l'analyse nous paraît beaucoup plus admissible que certains modes dits d'analyse des résistances, pour autant qu'elle ne comporte en elle-même aucun danger d'aliénation du sujet.

Car elle ne brise le discours que pour accoucher la parole.

Nous voici donc au pied du mur, au pied du mur du langage. Nous y sommes à notre place, c'est-à-dire du même côté que le patient, et c'est sur ce mur, qui est le même pour lui et pour nous, que nous allons tenter de répondre à l'écho de sa parole.

Au delà de ce mur, il n'y a rien qui ne soit pour nous ténèbres extérieures. Est-ce à dire que nous soyons entièrement maîtres de la situation ? Certainement pas, et Freud là-dessus nous a légué son testament sur la réaction interminable.

La clef de ce mystère, dit-on, est dans l'instance d'un masochisme primordial, soit dans une manifestation à l'état pur de cet instant de mort dont Freud nous a proposé l'énigme à l'apogée de son expérience.

Nous ne pouvons en faire fi, pas plus que nous ne pourrions ici ajourner son examen.

Car nous pouvons remarquer que se conjointement dans un même refus de cet achèvement de la doctrine, ceux qui mènent l'analyse autour d'une conception de l'*ego* dont nous avons dénoncé l'erreur, et ceux qui, comme Reich vont si loin dans le principe d'aller chercher au-delà de la parole l'ineffable expression organique, que pour, comme lui, la délivrer // de son armure, ils pourraient comme lui symboliser dans la superposition des deux formes vermiculaires dont on peut voir au livre de l'analyse du caractère le stupéfiant schéma, l'induction orgasmique qu'ils attendent comme lui de l'analyse.

Conjonction qui nous laissera sans doute augurer favorablement de la rigueur des forma-

sujet dans l'ascèse traditionnelle de certaines écoles extrême-orientales.

Sans aller jusqu'aux extrêmes où se porte cette technique, puisqu'ils seraient contraires à certaines des limitations que la nôtre s'impose, une application discrète de son principe dans l'analyse nous paraît beaucoup plus admissible que certains modes dits d'analyse des résistances, pour autant qu'elle ne comporte en elle-même aucun danger d'aliénation du sujet.

Car elle ne brise le discours que pour accoucher la parole.

Nous voici donc au pied du mur, au pied du mur du langage. Nous y sommes à notre place, c'est-à-dire du même côté que le patient, et c'est sur ce mur, qui est le même pour lui et pour nous, que nous allons tenter de répondre à l'écho de sa parole.

Au delà de ce mur, il n'y a rien qui ne soit pour nous ténèbres extérieures. Est-ce à dire que nous soyons entièrement maîtres de la situation ? Certainement pas, et Freud là-dessus nous a légué son testament sur la réaction thérapeutique négative.

La clef de ce mystère, dit-on, est dans l'instance d'un masochisme primordial, soit dans une manifestation à l'état pur de cet instant de mort dont Freud nous a proposé l'énigme à l'apogée de son expérience.

Nous ne pouvons en faire fi, pas plus que nous ne pourrions ici ajourner son examen.

Car nous pouvons remarquer que se conjointement dans un même refus de cet achèvement de la doctrine, ceux qui mènent l'analyse autour d'une conception de l'*ego* dont nous avons dénoncé l'erreur, et ceux qui, comme Reich vont si loin dans le principe d'aller chercher au-delà de la parole l'ineffable expression organique, que pour, comme lui, la délivrer // de son armure, ils pourraient comme lui symboliser dans la superposition des deux formes vermiculaires dont on peut voir au livre de l'analyse du caractère le stupéfiant schéma, l'induction orgasmique qu'ils attendent comme lui de l'analyse.

Conjonction qui nous laissera sans doute augurer favorablement de la rigueur des forma-

suji dans l'ascèse traditionnelle de certaines écoles extrême-orientales.

Sans aller jusqu'aux extrêmes où se porte cette technique, puisqu'ils seraient contraires à certaines des limitations que la nôtre s'impose, une application discrète de son principe dans l'analyse nous paraît beaucoup plus admissible que certains modes dits d'analyse des résistances, pour autant qu'elle ne comporte en elle-même aucun danger d'aliénation du sujet.

Car elle ne brise le discours que pour accoucher la parole.

Nous voici donc au pied du mur, au pied du mur du langage. Nous y sommes à notre place, c'est-à-dire du même côté que le patient, et c'est sur ce mur, qui est le même pour lui et pour nous, que nous allons tenter de répondre à l'écho de sa parole.

Au delà de ce mur, il n'y a rien qui ne soit pour nous ténèbres extérieures. Est-ce à dire que nous soyons entièrement maîtres de la situation ? Certainement pas, et Freud là-dessus nous a légué son testament sur la réaction thérapeutique négative.

La clef de ce mystère, dit-on, est dans l'instance d'un masochisme primordial, soit dans une manifestation à l'état pur de cet instant de mort dont Freud nous a proposé l'énigme à l'apogée de son expérience.

Nous ne pouvons en faire fi, pas plus que nous ne pourrions ici ajourner son examen.

Car nous pouvons remarquer que se conjointement dans un même refus de cet achèvement de la doctrine, ceux qui mènent l'analyse autour d'une conception de l'*ego* dont nous avons dénoncé l'erreur, et ceux qui, comme Reich vont si loin dans le principe d'aller chercher au-delà de la parole l'ineffable expression organique, que pour, comme lui, la délivrer // de son armure, ils pourraient comme lui symboliser dans la superposition des deux formes vermiculaires dont on peut voir au livre de l'analyse du caractère le stupéfiant schéma, l'induction orgasmique qu'ils attendent comme lui de l'analyse.

Conjonction qui nous laissera sans doute augurer favorablement de la rigueur des forma-

tions de l'esprit, quand nous aurons montré le rapport profond qui unit la notion de l'instinct de mort aux problèmes de la parole.

La notion de l'instinct de mort, pour si peu qu'on la considère, se propose comme ironique, son sens devant être cherché dans la conjonction de deux termes contraires : l'instinct en effet dans son acception la plus compréhensive est la loi qui règle dans sa succession un cycle de comportement pour l'accomplissement d'une fonction vitale, et la mort apparaît d'abord comme la destruction de la vie.

Pourtant la définition que Bichat, à l'orée de la biologie, a donnée de la vie comme de l'ensemble des forces qui résistent à la mort, non moins que la conception la plus moderne que nous en trouvons chez un Cannon dans la notion de l'homéostase, comme fonction d'un système entretenant son propre équilibre, — sont là pour nous rappeler que vie et mort se composent en une relation polaire au sein même de phénomènes qu'on rapporte à la vie.

Dès lors la congruence des termes contrastés de l'instinct de mort aux phénomènes de répétition auxquels l'explication de Freud les rapporte en effet, sous la qualification de l'automatisme, ne devrait pas faire de difficultés, s'il s'agitait là d'une notion biologique.

Chacun sent bien qu'il n'en est rien, et c'est là ce qui fait buter maints d'entre nous sur son problème. Le fait que beaucoup s'arrêtent à l'incompatibilité apparente de ces termes peut même retenir notre attention en ce qu'il manifeste une innocence dialectique que déconcerterait sans doute le problème classiquement posé à la sémantique dans l'énoncé déterminatif [ ] : un hameau sur le Gange, par quoi l'esthétique hindoue illustre la deuxième forme des résonances du langage (29/46).

Il faut aborder en effet cette notion par ses résonances dans ce que nous appellerons la poétique de l'œuvre freudienne, première voie d'accès pour en pénétrer le sens, et dimension essentielle à en comprendre la répercussion dialectique des origines de l'œuvre à l'apogée

tions de l'esprit, quand nous aurons montré le rapport profond qui unit la notion de l'instinct de mort aux problèmes de la parole.

La notion de l'instinct de mort, pour si peu qu'on la considère, se propose comme ironique, son sens devant être cherché dans la conjonction de deux termes contraires : l'instinct en effet dans son acception la plus compréhensive est la loi qui règle dans sa succession un cycle de comportement pour l'accomplissement d'une fonction vitale, et la mort apparaît d'abord comme la destruction de la vie.

Pourtant la définition que Bichat, à l'orée de la biologie, a donnée de la vie comme de l'ensemble des forces qui résistent à la mort, non moins que la conception la plus moderne que nous en trouvons chez un Cannon dans la notion de l'homéostase, comme fonction d'un système entretenant son propre équilibre, — sont là pour nous rappeler que vie et mort se composent en une relation polaire au sein même de phénomènes qu'on rapporte à la vie.

Dès lors la congruence des termes contrastés de l'instinct de mort aux phénomènes de répétition auxquels l'explication de Freud les rapporte en effet, sous la qualification de l'automatisme, ne devrait pas faire de difficultés, s'il s'agitait là d'une notion biologique.

Chacun sent bien qu'il n'en est rien, et c'est là ce qui fait buter maints d'entre nous sur son problème. Le fait que beaucoup s'arrêtent à l'incompatibilité apparente de ces termes peut même retenir notre attention en ce qu'il manifeste une innocence dialectique que déconcerterait sans doute le problème classiquement posé à la sémantique dans l'énoncé déterminatif [ ] : un hameau sur le Gange, par quoi l'esthétique hindoue illustre la deuxième forme des résonances du langage (29/46).

Il faut aborder en effet cette notion par ses résonances dans ce que nous appellerons la poétique de l'œuvre freudienne, première voie d'accès pour en pénétrer le sens, et dimension essentielle à en comprendre la répercussion dialectique des origines de l'œuvre à l'apogée

tions de l'esprit, quand nous aurons montré le rapport profond qui unit la notion de l'instinct de mort aux problèmes de la parole.

La notion de l'instinct de mort, pour si peu qu'on la considère, se propose comme ironique, son sens devant être cherché dans la conjonction de deux termes contraires : l'instinct en effet dans son acception la plus compréhensive est la loi qui règle dans sa succession un cycle de comportement pour l'accomplissement d'une fonction vitale, et la mort apparaît d'abord comme la destruction de la vie.

Pourtant la définition que Bichat, à l'orée de la biologie, a donnée de la vie comme de l'ensemble des forces qui résistent à la mort, non moins que la conception la plus moderne que nous en trouvons chez un Cannon dans la notion de l'homéostase, comme fonction d'un système entretenant son propre équilibre, — sont là pour nous rappeler que vie et mort se composent en une relation polaire au sein même de phénomènes qu'on rapporte à la vie.

Dès lors la congruence des termes contrastés de l'instinct de mort aux phénomènes de répétition auxquels l'explication de Freud les rapporte en effet, sous la qualification de l'automatisme, ne devrait pas faire de difficultés, s'il s'agitait là d'une notion biologique.

Chacun sent bien qu'il n'en est rien, et c'est là ce qui fait buter maints d'entre nous sur son problème. Le fait que beaucoup s'arrêtent à l'incompatibilité apparente de ces termes peut même retenir notre attention en ce qu'il manifeste une innocence dialectique que déconcerterait sans doute le problème classiquement posé à la sémantique dans l'énoncé déterminatif [ ] : un hameau sur le Gange, par quoi l'esthétique hindoue illustre la deuxième forme des résonances du langage (29/46).

Il faut aborder en effet cette notion par ses résonances dans ce que nous appellerons la poétique de l'œuvre freudienne, première voie d'accès pour en pénétrer le sens, et dimension essentielle à en comprendre la répercussion dialectique des origines de l'œuvre à l'apogée

tions de l'esprit, quand nous aurons montré le rapport profond qui unit la notion de l'instinct de mort aux problèmes de la parole.

La notion de l'instinct de mort, pour si peu qu'on la considère, se propose comme ironique, son sens devant être cherché dans la conjonction de deux termes contraires : l'instinct en effet dans son acception la plus compréhensive est la loi qui règle dans sa succession un cycle de comportement pour l'accomplissement d'une fonction vitale, et la mort apparaît d'abord comme la destruction de la vie.

Pourtant la définition que Bichat, à l'orée de la biologie, a donnée de la vie comme de l'ensemble des forces qui résistent à la mort, non moins que la conception la plus moderne que nous en trouvons chez un Cannon dans la notion de l'homéostase, comme fonction d'un système entretenant son propre équilibre, — sont là pour nous rappeler que vie et mort se composent en une relation polaire au sein même de phénomènes qu'on rapporte à la vie.

Dès lors la congruence des termes contrastés de l'instinct de mort aux phénomènes de répétition auxquels l'explication de Freud les rapporte en effet, sous la qualification de l'automatisme, ne devrait pas faire de difficultés, s'il s'agitait là d'une notion biologique.

Chacun sent bien qu'il n'en est rien, et c'est là ce qui fait buter maints d'entre nous sur son problème. Le fait que beaucoup s'arrêtent à l'incompatibilité apparente de ces termes peut même retenir notre attention en ce qu'il manifeste une innocence dialectique que déconcerterait sans doute le problème classiquement posé à la sémantique dans l'énoncé déterminatif [ ] : un hameau sur le Gange, par quoi l'esthétique hindoue illustre la deuxième forme des résonances du langage (29/46).

Il faut aborder en effet cette notion par ses résonances dans ce que nous appellerons la poétique de l'œuvre freudienne, première voie d'accès pour en pénétrer le sens, et dimension essentielle à en comprendre la répercussion dialectique des origines de l'œuvre à l'apogée

qu'elle y marque. Il faut se souvenir, par exemple, que Freud nous témoigne avoir trouvé sa vocation médicale dans l'appel entendu d'une lecture publique du fameux *Hymne à la nature* de Goethe, soit dans ce texte retrouvé par un ami où le poète au déclin de sa vie a accepté de reconnaître un enfant putatif des plus jeunes éffusions de sa plume.

A l'autre extrême de la vie de Freud, nous trouvons dans l'article sur l'analyse en tant que finie et indéfinie, la référence expressive de sa nouvelle conception au conflit des deux principes auxquels Empédoclès d'Agrigente, au Ve siècle avant Jésus-Christ, soit dans l'indis-*tinctio* presocratique de la nature et de l'esprit, soumettait les alternances de la vie universelle.

Ces deux faits nous sont une suffisante indication qu'il s'agit là d'un mythe de la dyade dont la promotion dans Platon est au reste évoquée dans l'*«au-delà du principe du plaisir»*, mythe qui ne peut se comprendre dans la subjectivité de l'homme moderne qu'en l'élevant à la négativité du jugement où il s'inscrit.

C'est-à-dire que de même que l'automaticisme de répétition qu'on méconnaît tout autant à vouloir en diviser les termes, ne vise rien d'autre que la temporalité historisante de l'expérience du transfert, de même l'instinct de mort exprime essentiellement la limite de la fonction historique du sujet. Cette limite est la mort, non pas comme échéance éventuelle de la vie de l'individu, ni comme certitude empirique du sujet, mais selon la formule qu'enne donne Heidegger, comme «possibilité absolu-ment propre, inconditionnelle, indépassable, certaine et comme telle indéterminée du sujet». Entendons-le du sujet défini par son historicité. En effet cette limite est à chaque instant présente en ce que cette histoire a d'achevé. Elle représente le passé sous sa forme absolu-ment réelle, c'est-à-dire non pas le passé phy-sique dont l'existence est abolie, ni le passé épique tel qu'il s'est parfait dans l'œuvre de mémoire, ni le passé historique où l'homme trouve le garant de son avenir, mais le passé

qu'elle y marque. Il faut se souvenir, par exemple, que Freud nous témoigne avoir trouvé sa vocation médicale dans l'appel entendu d'une lecture publique du fameux *Hymne à la nature* de Goethe, soit dans ce texte retrouvé par un ami où le poète au déclin de sa vie a accepté de reconnaître un enfant putatif des plus jeunes éffusions de sa plume.

A l'autre extrême de la vie de Freud, nous trouvons dans l'article sur l'analyse en tant que finie et indéfinie, la référence expressive de sa nouvelle conception au conflit des deux principes auxquels Empédoclès d'Agrigente, au Ve siècle avant Jésus-Christ, soit dans l'indis-*tinctio* presocratique de la nature et de l'esprit, soumettait les alternances de la vie universelle.

Ces deux faits nous sont une suffisante indication qu'il s'agit là d'un mythe de la dyade dont la promotion dans Platon est au reste évoquée dans l'*«au-delà du principe du plaisir»*, mythe qui ne peut se comprendre dans la subjectivité de l'homme moderne qu'en l'élevant à la négativité du jugement où il s'inscrit.

C'est-à-dire que de même que l'automaticisme de répétition qu'on méconnaît tout autant à vouloir en diviser les termes, ne vise rien d'autre que la temporalité historisante de l'expérience du transfert, de même l'instinct de mort exprime essentiellement la limite de la mort, non pas comme échéance éventuelle de la vie de l'individu, ni comme certitude empirique du sujet, mais selon la formule qu'enne donne Heidegger, comme «possibilité absolu-ment propre, inconditionnelle, indépassable, certaine et comme telle indéterminée du sujet». En effet cette limite est à chaque instant présente en ce que cette histoire a d'achevé. Elle représente le passé sous sa forme absolu-ment réelle, c'est-à-dire non pas le passé phy-sique dont l'existence est abolie, ni le passé épique tel qu'il s'est parfait dans l'œuvre de mémoire, ni le passé historique où l'homme trouve le garant de son avenir, mais le passé

qu'elle y marque. Il faut se souvenir, par exemple, que Freud nous témoigne avoir trouvé sa vocation médicale dans l'appel entendu d'une lecture publique du fameux *Hymne à la nature* de Goethe, soit dans ce texte retrouvé par un ami où le poète au déclin de sa vie a accepté de reconnaître un enfant putatif des plus jeunes éffusions de sa plume.

A l'autre extrême de la vie de Freud, nous trouvons dans l'article sur l'analyse en tant que finie et indéfinie, la référence expressive de sa nouvelle conception au conflit des deux principes auxquels Empédoclès d'Agrigente, au Ve siècle avant Jésus-Christ, soit dans l'indis-*tinctio* presocratique de la nature et de l'esprit, soumettait les alternances de la vie universelle.

Ces deux faits nous sont une suffisante indication qu'il s'agit là d'un mythe de la dyade dont la promotion dans Platon est au reste évoquée dans l'*«au-delà du principe du plaisir»*, mythe qui ne peut se comprendre dans la subjectivité de l'homme moderne qu'en l'élevant à la négativité du jugement où il s'inscrit.

C'est-à-dire que de même que l'automaticisme de répétition qu'on méconnaît tout autant à vouloir en diviser les termes, ne vise rien d'autre que la temporalité historisante de l'expérience du transfert, de même l'instinct de mort exprime essentiellement la limite de la mort, non pas comme échéance éventuelle de la vie de l'individu, ni comme certitude empirique du sujet, mais selon la formule qu'enne donne Heidegger, comme «possibilité absolu-ment propre, inconditionnelle, indépassable, certaine et comme telle indéterminée du sujet». En effet cette limite est à chaque instant présente en ce que cette histoire a d'achevé. Elle représente le passé sous sa forme absolu-ment réelle, c'est-à-dire non pas le passé phy-sique dont l'existence est abolie, ni le passé épique tel qu'il s'est parfait dans l'œuvre de mémoire, ni le passé historique où l'homme trouve le garant de son avenir, mais le passé

qui se manifeste toujours présent dans l'éternel retour. «Tel est le mort dont la subjectivité fait son pariénaire dans la triade que sa médiation institue dans le conflit universel de *Philia*, l'amour, et de *Neikos*, la discorde.

Il n'est plus besoin dès lors de recourir à la notion périmée du masochisme primordial pour comprendre la raison des jeux répétitifs où la subjectivité fomente tout ensemble la maîtrise de sa déréliction et la naissance du symbole.

Ce sont ces jeux d'occultation que Freud, en une intuition géniale, a produit à notre regard pour que nous y reconnaissions que le moment où le désir s'humanise est aussi celui où l'enfant naît au langage.

Nous pouvons maintenant y saisir que le sujet n'y maîtrise pas seulement sa privation en l'assumant, mais qu'il Y élève son désir à une puissance seconde. Car son action détruit l'objet qu'elle fait apparaître et disparaître dans la *provocation* anticipante de son absence et de sa présence. Elle négative ainsi le champ de forces du désir pour devenir à elle-même son propre objet. Et cet objet prenant aussitôt corps dans le couple symbolique de deux jaculations élémentaires, annonce dans le sujet l'intégration diachronique de la dichotomie des phonèmes, dont le langage existant offre la structure synchrone à son assimilation ; aussi bien l'enfant commence-t-il à s'engager dans le système du discours concret de l'ambiance, en reproduisant plus ou moins approximativement dans son *Fort /* et dans son *Da /* les vocables qu'il en reçoit.

*Fort / Da /* C'est bien déjà dans sa solitude que le désir du petit d'homme est devenu le désir d'un autre, d'un *alter ego* qui le domine et dont l'objet de désir est désormais sa propre peine.

Que l'enfant s'adresse maintenant à un

qui se manifeste toujours présent dans l'éternel retour. «Tel est le mort dont la subjectivité fait son pariénaire dans la triade que sa médiation institue dans le conflit universel de *Philia*, l'amour, et de *Neikos*, la discorde.

Il n'est plus besoin dès lors de recourir à la notion périmée du masochisme primordial pour comprendre la raison des jeux répétitifs où la subjectivité fomente tout ensemble la maîtrise de sa déréliction et la naissance du symbole.

Ce sont ces jeux d'occultation que Freud, en une intuition géniale, a produit à notre regard pour que nous y reconnaissions que le moment où le désir s'humanise est aussi celui où l'enfant naît au langage.

Nous pouvons maintenant y saisir que le sujet n'y maîtrise pas seulement sa privation en l'assumant, mais qu'il Y élève son désir à une puissance seconde. Car son action détruit l'objet qu'elle fait apparaître et disparaître dans la *provocation* anticipante de son absence et de sa présence. Elle négative ainsi le champ de forces du désir pour devenir à elle-même son propre objet. Et cet objet prenant aussitôt corps dans le couple symbolique de deux jaculations élémentaires, annonce dans le sujet l'intégration diachronique de la dichotomie des phonèmes, dont le langage existant offre la structure synchrone à son assimilation ; aussi bien l'enfant commence-t-il à s'engager dans le système du discours concret de l'ambiance, en reproduisant plus ou moins approximativement dans son *Fort /* et dans son *Da /* les vocables qu'il en reçoit.

*Fort / Da /* C'est bien déjà dans sa solitude que le désir du petit d'homme est devenu le désir d'un autre, d'un *alter ego* qui le domine et dont l'objet de désir est désormais sa propre peine.

Que l'enfant s'adresse maintenant à un

qui se manifeste renversé dans la répétition.

(47) Tel est le mort dont la subjectivité fait son pariénaire dans la triade que sa médiation institue dans le conflit universel de *Philia*, l'amour, et de *Neikos*, la discorde.

Il n'est plus besoin dès lors de recourir à la notion périmée du masochisme primordial pour comprendre la raison des jeux répétitifs où la subjectivité fomente tout ensemble la maîtrise de sa déréliction et la naissance du symbole.

Ce sont ces jeux d'occultation que Freud, en une intuition géniale, a produit à notre regard pour que nous y reconnaissions que le moment où le désir s'humanise est aussi celui où l'enfant naît au langage.

Nous pouvons maintenant y saisir que le sujet n'y maîtrise pas seulement sa privation en l'assumant, mais qu'il Y élève son désir à une puissance seconde. Car son action détruit l'objet qu'elle fait apparaître et disparaître dans la *provocation* anticipante de son absence et de sa présence. Elle négative ainsi le champ de forces du désir pour devenir à elle-même son propre objet. Et cet objet prenant aussitôt corps dans le couple symbolique de deux jaculations élémentaires, annonce dans le sujet l'intégration diachronique de la dichotomie des phonèmes, dont le langage existant offre la structure synchrone à son assimilation ; aussi bien l'enfant commence-t-il à s'engager dans le système du discours concret de l'ambiance, en reproduisant plus ou moins approximativement dans son *Fort /* et dans son *Da /* les vocables qu'il en reçoit.

*Fort / Da /* C'est bien déjà dans sa solitude que le désir du petit d'homme est devenu le désir d'un autre, d'un *alter ego* qui le domine et dont l'objet de désir est désormais sa propre peine.

Que l'enfant s'adresse maintenant à un

qui se manifeste renversé dans la répétition.

(47) Tel est le mort dont la subjectivité fait son pariénaire dans la triade que sa médiation institue dans le conflit universel de *Philia*, l'amour, et de *Neikos*, la discorde.

Il n'est plus besoin dès lors de recourir à la notion périmée du masochisme primordial pour comprendre la raison des jeux répétitifs où la subjectivité fomente tout ensemble la maîtrise de sa déréliction et la naissance du symbole.

Ce sont ces jeux d'occultation que Freud, en une intuition géniale, a produit à notre regard pour que nous y reconnaissions que le moment où le désir s'humanise est aussi celui où l'enfant naît au langage.

Nous pouvons maintenant y saisir que le sujet n'y maîtrise pas seulement sa privation en l'assumant, mais qu'il Y élève son désir à une puissance seconde. Car son action détruit l'objet qu'elle fait apparaître et disparaître dans la *provocation* anticipante de son absence et de sa présence. Elle négative ainsi le champ de forces du désir pour devenir à elle-même son propre objet. Et cet objet prenant aussitôt corps dans le couple symbolique de deux jaculations élémentaires, annonce dans le sujet l'intégration diachronique de la dichotomie des phonèmes, dont le langage existant offre la structure synchrone à son assimilation ; aussi bien l'enfant commence-t-il à s'engager dans le système du discours concret de l'ambiance, en reproduisant plus ou moins approximativement dans son *Fort /* et dans son *Da /* les vocables qu'il en reçoit.

*Fort / Da /* C'est bien déjà dans sa solitude que le désir du petit d'homme est devenu le désir d'un autre, d'un *alter ego* qui le domine et dont l'objet de désir est désormais sa propre peine.

Que l'enfant s'adresse maintenant à un

son désir. Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir.

Le premier symbole où nous reconnaissons l'humanité dans ses vestiges, est la sépulture, et le truchement de la mort se reconnaît en toute relation où l'homme vient à la vie de son histoire.

Seule vie qui perdure et qui soit véritable, puisqu'elle se transmet sans se perdre dans la tradition perpétuée de sujet à sujet. Comment ne pas voir de quelle hauteur elle transcende celle vie héritée par l'animal et où l'individu s'évanouit dans l'espèce, puisqu'aucun mémorial ne distingue son éphémère apparition de celle qui la reproduira dans l'invariabilité du type. Mises à part, en effet, ces mutations hypothétiques du *phylum* que doit intégrer une subjectivité que l'homme n'approche encore que du dehors, — rien, sinon les expériences où l'homme l'associe, ne distingue un rat du rat, un cheval du cheval, rien sinon ce passage inconsistant de la vie à la mort, — tandis qu'Empédocle se précipitant dans le Vésuve, laisse à jamais présent dans la mémoire des hommes cet acte symbolique de son être-pour-la-mort.

La liberté de l'homme s'inscrit toute dans le triangle constituant de la renonciation qu'il impose au désir de l'autre par la menace de la mort pour la jouissance des fruits de son servage, — du sacrifice consentu de sa vie pour les raisons qui donnent à la vie humaine sa mesure, — et du renoncement suicide du vaincu frustrant de sa victoire le maître qu'il abandone à son inhumaine solitude.

Cette tierce figure de la mort est le suprême détournement par où la particularité immédiate du désir, reconquérant sa forme ineffable, retrouve dans la dénégation un triomphe dernier. Et il nous faut en reconnaître le sens, car nous avons affaire à elle. Elle n'est pas en effet une perversion de l'instinct, mais celle affirmation désespérée de la vie qui est la forme la plus pure où nous reconnaissons l'instinct de mort.

son désir.

Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir.

Le premier symbole où nous reconnaissons l'humanité dans ses vestiges, est la sépulture, et le truchement de la mort se reconnaît en toute relation où l'homme vient à la vie de son histoire.

Seule vie qui perdure et qui soit véritable, puisqu'elle se transmet sans se perdre dans la tradition perpétuée de sujet à sujet. Comment ne pas voir de quelle hauteur elle transcende celle vie héritée par l'animal et où l'individu s'évanouit dans l'espèce, puisqu'aucun mémorial ne distingue son éphémère apparition de celle qui la reproduira dans l'invariabilité du type. Mises à part, en effet,

ces mutations hypothétiques du *phylum* que doit intégrer une subjectivité que l'homme n'approche encore que du dehors, — rien, sinon les expériences où l'homme l'associe, ne distingue un rat du rat, un cheval du cheval, rien sinon ce passage inconsistant de la vie à la mort, — tandis qu'Empédocle se précipitant dans le Vésuve, laisse à jamais présent dans la mémoire des hommes cet acte symbolique de son être-pour-la-mort.

La liberté de l'homme s'inscrit toute dans le triangle constituant de la renonciation qu'il impose au désir de l'autre par la menace de la mort pour la jouissance des fruits de son servage, — du sacrifice consentu de sa vie pour les raisons qui donnent à la vie humaine sa mesure, — et du renoncement suicide du vaincu frustrant de sa victoire le maître qu'il abandone à son inhumaine solitude.

De ces figures de la mort, la troisième est

son désir. Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir.

Le premier symbole où nous reconnaissons l'humanité dans ses vestiges, est la sépulture, et le truchement de la mort se reconnaît en toute relation où l'homme vient à la vie de son histoire.

Seule vie qui perdure et qui soit véritable, puisqu'elle se transmet sans se perdre dans la tradition perpétuée de sujet à sujet. Comment ne pas voir de quelle hauteur elle transcende celle vie héritée par l'animal et où l'individu s'évanouit dans l'espèce, puisqu'aucun mémorial ne distingue son éphémère apparition de celle qui la reproduira dans l'invariabilité du type. Mises à part, en effet, ces mutations hypothétiques du *phylum* que doit intégrer une subjectivité que l'homme n'approche encore que du dehors, — rien, sinon les expériences où l'homme l'associe, ne distingue un rat du rat, un cheval du cheval, rien sinon ce passage inconsistant de la vie à la mort, — tandis qu'Empédocle se précipitant dans le Vésuve, laisse à jamais présent dans la mémoire des hommes cet acte symbolique de son être-pour-la-mort.

La liberté de l'homme s'inscrit toute dans le triangle constituant de la renonciation qu'il impose au désir de l'autre par la menace de la mort pour la jouissance des fruits de son servage, — du sacrifice consentu de sa vie pour les raisons qui donnent à la vie humaine sa mesure, — et du renoncement suicide du vaincu frustrant de sa victoire le maître qu'il abandone à son inhumaine solitude.

De ces figures de la mort, la troisième est le suprême détournement par où la particularité immédiate du désir, reconquérant sa forme ineffable, retrouve dans la dénégation un triomphe dernier. Et il nous faut en reconnaître le sens, car nous avons affaire à elle. Elle n'est pas en effet une perversion de l'instinct, mais celle affirmation désespérée de la vie qui est la forme la plus pure où nous reconnaissons l'instinct de mort.

Le sujet dit : «Non !» à ce jeu de furet de l'intersubjectivité où le désir ne se fait reconnaître un moment que pour se perdre dans un vouloir qui est vouloir de l'autre. Patientement, il soustrait sa vie précaire aux moutonnantes agrégations de l'Eros du symbole pour l'affirmer enfin dans une malédiction sans parole.

Aussi quand nous voulons atteindre dans le sujet ce qui était avant les jeux sériels de la parole, et ce qui est primordial à la naissance des symboles, nous le trouvons dans la mort, où son existence prend tout ce qu'elle a de sens. C'est comme désir de mort en effet qu'il s'affirme pour les autres ; s'il s'identifie à l'autre, c'est en le figeant en la métamorphose de son image essentielle, et tout être par lui n'est jamais évoqué que parmi les ombres de la mort.

Dire que ce sens mortel révèle dans la parole un centre extérieur au langage, est plus qu'une métaphore et manifeste une structure. Cette structure est différente de la spatialisation de la circonférence ou de la sphère où l'on se plaît à schématiser les limites du vivant et de son milieu : elle répond plutôt à ce groupe relationnel que la logique symbolique désigne topologiquement comme un anneau.

À vouloir en donner une représentation intuitive, il semble que plutôt qu'à la superficie d'une zone, c'est à la forme tridimensionnelle d'un tore qu'il faudrait recourir, pour autant que son extériorité périphérique et son extériorité centrale ne constituent qu'une seule région.

Ce schéma satisfait à la circularité, sans fin du processus dialectique qui se produit quand le sujet réalise sa solitude, soit dans l'ambiguïté vitale du désir immédiat, soit dans la pleine assumption de son être-pour-la-mort. Mais l'on y peut saisir du même coup que la dialectique n'est pas individuelle, et que la question de la terminaison de l'analyse est celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est-à-dire de tous ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine. Parmi toutes celles qui se proposent dans le siècle, l'œuvre du psy-

Le sujet dit : «Non !» à ce jeu de furet de l'intersubjectivité où le désir ne se fait reconnaître un moment que pour se perdre dans un vouloir qui est vouloir de l'autre. Patientement, il soustrait sa vie précaire aux moutonnantes agrégations de l'Eros du symbole pour l'affirmer enfin dans une malédiction sans parole.

Aussi quand nous voulons atteindre dans le sujet ce qui était avant les jeux sériels de la parole, et ce qui est primordial à la naissance des symboles, nous le trouvons dans la mort, où son existence prend tout ce qu'elle a de sens. C'est comme désir de mort en effet qu'il s'affirme pour les autres ; s'il s'identifie à l'autre, c'est en le figeant en la métamorphose de son image essentielle, et tout être par lui n'est jamais évoqué que parmi les ombres de la mort.

Dire que ce sens mortel révèle dans la parole un centre extérieur au langage, est plus qu'une métaphore et manifeste une structure. Cette structure est différente de la spatialisation de la circonférence ou de la sphère où l'on se plaît à schématiser les limites du vivant et de son milieu : elle répond plutôt à ce groupe relationnel que la logique symbolique désigne topologiquement comme un anneau.

À vouloir en donner une représentation intuitive, il semble que plutôt qu'à la superficie d'une zone, c'est à la forme tridimensionnelle d'un tore qu'il faudrait recourir, pour autant que son extériorité périphérique et son extériorité centrale ne constituent qu'une seule région.

Ce schéma satisfait à la circularité, sans fin du processus dialectique qui se produit quand le sujet réalise sa solitude, soit dans l'ambiguïté vitale du désir immédiat, soit dans la pleine assumption de son être-pour-la-mort. Mais l'on y peut saisir du même coup que la dialectique n'est pas individuelle, et que la question de la terminaison de l'analyse est celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est-à-dire de tous ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine. De toutes celles qui se proposent dans le siècle, l'œuvre du psy-

Le sujet dit : «Non !» à ce jeu de furet de l'intersubjectivité où le désir ne se fait reconnaître un moment que pour se perdre dans un vouloir qui est vouloir de l'autre. Patientement, il soustrait sa vie précaire aux moutonnantes agrégations de l'Eros du symbole pour l'affirmer enfin dans une malédiction sans parole.

Aussi quand nous voulons atteindre dans le sujet ce qui était avant les jeux sériels de la parole, et ce qui est primordial à la naissance des symboles, nous le trouvons dans la mort, où son existence prend tout ce qu'elle a de sens. C'est comme désir de mort en effet qu'il s'affirme pour les autres ; s'il s'identifie à l'autre, c'est en le figeant en la métamorphose de son image essentielle, et tout être par lui n'est jamais évoqué que parmi les ombres de la mort.

Dire que ce sens mortel révèle dans la parole un centre extérieur au langage, est plus qu'une métaphore et manifeste une structure. Cette structure est différente de la spatialisation de la circonférence ou de la sphère où l'on se plaît à schématiser les limites du vivant et de son milieu : elle répond plutôt à ce groupe relationnel que la logique symbolique désigne topologiquement comme un anneau.

À vouloir en donner une représentation intuitive, il semble que plutôt qu'à la superficie d'une zone, c'est à la forme tridimensionnelle d'un tore qu'il faudrait recourir, pour autant que son extériorité périphérique et son extériorité centrale ne constituent qu'une seule région.

Ce schéma satisfait à la circularité sans fin du processus dialectique qui se produit quand le sujet réalise sa solitude, soit dans l'ambiguïté vitale du désir immédiat, soit dans la pleine assumption de son être-pour-la-mort. Mais l'on y peut saisir du même coup que la dialectique n'est pas individuelle, et que la question de la terminaison de l'analyse est celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est-à-dire de tous ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine. De toutes celles qui se proposent dans le siècle, l'œuvre du psy-

psychanalyste est peut-être la plus haute parce qu'elle y opère comme médiairice entre l'homme du souci et le sujet du savoir absolu. C'est aussi pourquoi elle exige une longue ascèse subjective, et qui ne sera jamais interrompue, la fin de l'analyse didactique elle-même n'étant pas séparable de l'engagement du sujet dans sa pratique.

Que celui dont l'horizon ne peut retrouver la subjectivité de son époque y renonce. Car comment pourrait-il faire de son être l'axe de tant de vies, celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ces vies dans un mouvement symbolique. Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continue de Babel, et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages. Pour les ténèbres du *mundus* s'enroule la tour immense, qu'il laisse à la vision mystique le soin d'y voir s'élever sur un bois éternel le serpent pourrisant de la vie.

Qu'on nous laisse rire si l'on impunit à ces propos de détourner le sens de l'œuvre de Freud des assises biologiques qu'il lui eût souhaitées vers les références culturelles dont elle est parcourue. Nous ne voulons ici vous précéder la doctrine ni du facteur *b*, par quoi l'on désignait les unes, ni du facteur *c*, où l'on reconnaîtrait les autres. Nous avons voulu seulement vous rappeler l'*a*, *b*, *c*, méconnu de la structure du langage, et vous faire épeler à nouveau le *b-a*, *ba*, oublié, de la parole.

Car, quelles recettes vous guideraient-elles dans une technique qui se compose de l'un et l'autre, si vous ne reconnaissiez de l'un et l'autre le champ et la fonction ?

L'expérience psychanalytique a retrouvé dans l'homme l'impératif du verbe comme la loi qui l'a formé à son image. Elle manie la fonction poétique du langage pour donner à son désir sa médiation symbolique. Qu'elle vous fasse comprendre enfin que c'est dans le don de la parole (20/49) que réside toute la réalité de ses effets ; car c'est par la voie de ce don que toute réalité est venue à l'homme et

chanalyste est peut-être la plus haute parce qu'elle y opère comme médiairice entre l'homme du souci et le sujet du savoir absolu. C'est aussi pourquoi elle exige une longue ascèse subjective, et qui ne sera jamais interrompue, la fin de l'analyse didactique elle-même n'étant pas séparable de l'engagement du sujet dans sa pratique.

Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque. Car comment pourrait-il faire de son être l'axe de tant de vies, celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ces vies dans un mouvement symbolique. Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continue de Babel, et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages. Pour les ténèbres du *mundus* autour de quoi s'enroule la tour immense, qu'il laisse à la vision mystique le soin d'y voir s'élever sur un bois éternel le serpent pourrisant de la vie.

Qu'on nous laisse rire si l'on impunit à ces propos de détourner le sens de l'œuvre de Freud des assises biologiques qu'il lui eût souhaitées vers les références culturelles dont elle est parcourue. Nous ne voulons ici vous précéder la doctrine ni du facteur *b*, par quoi l'on désignait les unes, ni du facteur *c*, où l'on reconnaîtrait les autres. Nous avons voulu seulement vous rappeler l'*a*, *b*, *c*, méconnu de la structure du langage, et vous faire épeler à nouveau le *b-a*, *ba*, oublié, de la parole.

Car, quelle recette vous guiderait-elle dans une technique qui se compose de l'un et tire ses effets de l'autre, si vous ne reconnaissiez de l'un et l'autre le champ et la fonction ?

L'expérience psychanalytique a retrouvé dans l'homme l'impératif du verbe comme la loi qui l'a formé à son image. Elle manie la fonction poétique du langage pour donner à son désir sa médiation symbolique. Qu'elle vous fasse comprendre enfin que c'est dans le don de la parole (30/49) que réside toute la réalité de ses effets ; car c'est par la voie de ce don que toute réalité est venue à l'homme et

chanalyste est peut-être la plus haute parce qu'elle y opère comme médiairice entre l'homme du souci et le sujet du savoir absolu. C'est aussi pourquoi elle exige une longue ascèse subjective, et qui ne sera jamais interrompue, la fin de l'analyse didactique elle-même n'étant pas séparable de l'engagement du sujet dans sa pratique.

Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque. Car comment pourrait-il faire de son être l'axe de tant de vies, celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ces vies dans un mouvement symbolique. Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continue de Babel, et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages. Pour les ténèbres du *mundus* autour de quoi s'enroule la tour immense, qu'il laisse à la vision mystique le soin d'y voir s'élever sur un bois éternel le serpent pourrisant de la vie.

Qu'on nous laisse rire si l'on impunit à ces propos de détourner le sens de l'œuvre de Freud des assises biologiques qu'il lui eût souhaitées vers les références culturelles dont elle est parcourue. Nous ne voulons ici vous précéder la doctrine ni du facteur *b*, par quoi l'on désignait les unes, ni du facteur *c*, où l'on reconnaîtrait les autres. Nous avons voulu seulement vous rappeler l'*a*, *b*, *c*, méconnu de la structure du langage, et vous faire épeler à nouveau le *b-a*, *ba*, oublié, de la parole.

Car, quelle recette vous guiderait-elle dans une technique qui se compose de l'un et tire ses effets de l'autre, si vous ne reconnaissiez de l'un et l'autre le champ et la fonction ?

L'expérience psychanalytique a retrouvé dans l'homme l'impératif du verbe comme la loi qui l'a formé à son image. Elle manie la fonction poétique du langage pour donner à son désir sa médiation symbolique. Qu'elle vous fasse comprendre enfin que c'est dans le don de la parole (20/49) que réside toute la réalité de ses effets ; car c'est par la voie de ce don que toute réalité est venue à l'homme et

par son acte continué qu'il la maintient.  
Si le domaine que définit ce don de la parole doit suffire à votre action comme à votre savoir, il suffira aussi à votre dévouement. Car il lui offre un champ privilégié.

*«Da» dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. «M'avez-vous entendu ?» Et les Dévas d'en bas répondirent : « Vous avez dit : *Damyaata. Soumets-toi à la loi qui est la loi de la parole.* »*

*«Da» répéta Prajapâti, le dieu du tonnerre. «M'avez-vous entendu ?» Et les Asuras d'en bas répondirent : « Vous avez dit : *Dayadhvam. Laisse résonner en toi le sens de l'invocation de la parole.* »*

*«Da» dit encore Prajapâti, le dieu du tonnerre. «M'avez-vous entendu ?» Et les hommes répondirent : « Vous avez dit : *Dataa. Donne le don où l'homme se reconnaît et qui est le don de la parole.* »*

Et Prajapâti dit à tous : « Vous m'avez bien entendu ».

par son acte continué qu'il la maintient.

Si le domaine que définit ce don de la parole doit suffire à votre action comme à votre savoir, il suffira aussi à votre dévouement. Car il lui offre un champ privilégié. Quand les Dévas, les hommes et les Asuras, lissons-nous au premier Brâhma de la cinquième leçon du Bhrâd-âranyaka Upanîshad, terminaient leur noviciat avec Prajapâti, ils lui firent cette prière : «Parle-nous».

*«Da, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ?»* Et les Dévas répondirent : « Tu nous as dit : *Damyaata, dompiez-vous.* » Le texte sacré voulant dire que les puissances d'en haut se soumettent à la loi de la parole.

*«Da, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ?»* Et les hommes répondirent : « Tu nous as dit : *Dataa, donnez.* » Le texte sacré voulant dire que les puissances d'en haut se soumettent par le don de la parole.

*«Da, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ?»* Et les Asuras répondirent : « Tu nous as dit : *Dayadhvam, faites grâce.* » Le texte sacré voulant dire que les puissances d'en bas résonnent à l'invocation de la parole.

< C'est là, reprend le texte, ce que la voix

divine fait entendre dans le tonnerre : Soumis-

sion, don, grâce. *Da, da, da.*

Car Prajapâti à tous répond : « Vous

m'avez entendu ».

son acte continué qu'il la maintient. Si le domaine que définit ce don de la parole doit suffire à votre action comme à votre savoir, il suffira aussi à votre dévouement. Car il lui offre un champ privilégié. Quand les Dévas, les hommes et les Asuras, lissons-nous au premier Brâhma de la cinquième leçon du Bhrâd-âranyaka Upanîshad, terminaient leur noviciat avec Prajapâti, ils lui firent cette prière : «Parle-nous».

*«Da, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ?»* Et les Dévas répondirent : « Tu nous as dit : *Damyaata, dompiez-vous,* — le texte sacré voulant dire que les puissances d'en haut se soumettent à la loi de la parole.

*«Da, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ?»* Et les hommes répondirent : « Tu nous as dit : *Dataa, donnez,* — le texte sacré voulant dire que les puissances d'en haut se soumettent par le don de la parole.

*«Da, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ?»* Et les Asuras répondirent : « Tu nous as dit : *Dayadhvam, faites grâce,* — le texte sacré voulant dire que les puissances d'en bas résonnent à l'invocation de la parole.

C'est là, reprend le texte, ce que la voix divine fait entendre dans le tonnerre : Soumission, don, grâce. *Da, da, da.*

Car Prajapâti à tous répond : « Vous

m'avez entendu ».

## Notes première version

Notes version *La psychanalyse*Notes version *Ecrits*

## Préface

<(1) Cf. Le temps logique ou l'assertion de certitude anticipée,— voir Cahiers d'art, 1945.>

## Préface

(1) Cf. «Le temps logique ou l'assertion de certitude anticipée», [ ], <p. 197>

## Introduction

## Introduction

(2) <Ferenczi, Confusion of tongues between the adult and the child, *Int. Jour. of Psycho*, 1949, XXX, IV, p. 225-230.>

## Introduction

(2) Ferenczi, «Confusion of tongues between the adult and the child», *Int. Jour. of Psycho*, 1949, XXX, IV, p. 225-230.

## Chapitre I :

## Chapitre I :

## Chapitre I :

## Chapitre I :

(3) <Paragraphe récrit (1966)>

(4) <Nous avions écrit d'abord : en matière de psychologie (1966)>

## (5) Paragraphe récrit 1966&gt;

(6) C'est là la croix d'une déviation autant pratique que théorique. Car identifier l'*ego* à la discipline du sujet, c'est confondre l'isolation imaginaire avec la maîtrise des instincts. C'est par là s'offrir à des erreurs de jugements dans la conduite du traitement : ainsi à viser un renforcement de l'*ego* dans maintes névroses motivées par sa structure trop forte, ce qui est une voie sans issue. N'avons-nous pas lu, sous la plume de notre ami Michaël Balint, qu'un renforcement de l'*ego* doive être favorable au sujet souffrant d'*ejaculaatio praecox*, parce qu'il lui permettrait une suspension plus prolongée de son désir ? Comment le penser pour-

(1/6) Il n'y a pas là qu'une nuance théorique. Car identifier l'*ego* à la discipline du sujet, c'est confondre l'isolation imaginaire avec la maîtrise des instincts. C'est par là de jugements dans la conduite du traitement : ainsi à viser un renforcement de l'*ego* dans maintes névroses motivées par sa structure trop forte, ce qui est une voie sans issue. N'avons-nous pas lu, sous la plume de notre ami Michaël Balint, qu'un renforcement de l'*ego* doive être favorable au sujet souffrant d'*ejaculaatio praecox*, parce qu'il lui permettrait une suspension plus prolongée de son désir. Comment le penser pour-

de cette dysfonction vit habituellement dans tant, si c'est précisément au fait que son désir est suspendu à la fonction imaginaire de l'ego que le sujet doit le court-circuit de l'acte, dont la clinique psychanalytique montrera clairement qu'il est lié à l'identification narcissique au partenaire.

(4/7) <Ceci dans le travail même qui reçoit notre palme à la fin de notre introduction.>

(7) Ceci dans le travail même qui reçoit notre palme à la fin de notre introduction. <Il est

marqué dans ce qui vient, que l'agressivité n'est qu'un effet latéral de la frustration analytique, s'il peut être renforcé par un certain type d'intervention que comme tel, il n'est pas la raison du couple frustration-régression.>

(5/8) <G. W., XII, p. 71 n. 1, *Cinq psychanalyses*; p. 356, traduction faible «du terme»>

(8) G. W., XII, p. 71, *Cinq psychanalyses*; p. 356, traduction faible du terme.

(6/9) <G. W., XII, p. 72, n. 1, dernières lignes. On trouve soulignée dans la note la notion de *Nachträglichkeit*. *Cinq psych.*, p.356, n. 1>

(9) G. W., XII, p. 72, n. 1, dernières lignes. On trouve soulignée dans la note la notion de *Nachträglichkeit*. *Cinq psych.*, p.356, n. 1.

(10)<Cf. p. 204 à 210 de ce recueil.>

(2/11) Dans un article à la portée du lecteur français le moins exigeant, puisqu'il est paru dans la *Revue neurologique* dont la collection est dans toutes les bibliothèques de salles de garde.

(7/11) Dans un article à la portée du lecteur français le moins exigeant, puisqu'il est paru dans la *Revue neurologique* dont la collection se trouve habituellement dans les bibliothèques de salles de garde. < La bérue ici dénoncée illustre entre autres comment la dite autorité que nous saluons p. 246, se mesura à son *leadership*>

(11) Dans un article à la portée du lecteur français le moins exigeant, puisqu'il est paru dans la *Revue neurologique* dont la collection se trouve habituellement dans les bibliothèques de salles de garde. < La bérue ici dénoncée illustre entre autres comment la dite autorité que nous saluons p. 246, se mesura à son *leadership*>

(3/13) Nous empruntons ces termes au regretté Edouard Pichon qui, dans les indications qu'il donna pour la venue au jour de notre discipline que pour celles qui le guideront dans les ténèbres des personnes, montra une divination que nous ne pouvons rapporter qu'à son exercice de la sémantique.

(12) <Même s'il parle « à la cantonade». Il adresse à ce (grand) Autre dont nous avons affirmé la théorie depuis et qui commande quelque époche dans la reprise du terme auquel nous nous astreignons encore à cette date : d'intersubjectivité (1966).>

(13) Nous empruntons ces termes au regretté Edouard Pichon qui, tant dans les indications qu'il donna pour la venue au jour de notre discipline que pour celles qui le guideront dans les ténèbres des personnes, montra une divination que nous ne pouvons rapporter qu'à son exercice de la sémantique.

(14) <Cette référence à l'aporie du christianisme en annonçait une plus précise dans son culte janséniste : soit à Pascal dont l'encore vierge pari nous a forcé à tout en reprendre pour en venir à ce qu'il cache d'inestimable pour l'analyste, — à cette date (juin 1966) encore en réserve. >

## Chapitre II :

### Chapitre II :

(15) <Propos recueilli de la bouche d'un des psychanalystes les plus intéressés en ce débat (1966).>

(9/16) <Cf. Gegenwunschräume, in Traumdeutung, G. W., II, p. 156-157 et p. 163-164. Trad. anglaise, Standard Edition IV, p. 151 et p. 157-158. Trad. franç., éd. Alcan, p. 140 et 146.>

(17) <Il faut, pour apprécier le fruit de ces procédés, se pénétrer des notes promues par nous dès cette époque, qu'on trouve d'Emile Borel dans son livre sur *le Hasard* sur la trivialité de ce qu'on obtient ainsi de «remarquable» à partir d'un nombre quelconque (1966).>

(18) Cf. Oberndorf (C. I.), «Unsatisfactory results of psychoanalytic therapy, *Psychoanalytic Quarterly*, 19, 393-407.

(19) Cf. entre autres : *Do Kamo*, de Maurice Leenhardt, chap.IX et X.

(20) Jules H. Massermann, «Language, behavior and dynamic psychiatry, in *Intern. Journal of Psychan.*, 1944, 1 et 2, p. 1-8.

(21) Aphorisme de Lichtenberg: «Un fou qui s'imagine être un prince ne diffère du prince qui l'est en fait, que parce que celui-ci est un prince négatif, tandis que celui-là est un fou négatif. Considérés sans leur signe, ils sont semblables.»

## Chapitre II :

### Chapitre II :

(10/18) Cf. Oberndorf (C. I.), Unsatisfactory results of psychoanalytic therapy, *Psychoanalytic Quarterly*, 19, 393-407.

(11/19) Cf. entre autres : *Do Komo*, de Maurice Leenhardt, chap.IX et X.

(12/20) Jules H. Massermann, Language, behavior and dynamic psychiatry, in *Intern. Journal of Psychan.*, 1944, 1 et 2, p. 1-8.

(13/21) Aphorisme de Lichtenberg: «Un fou qui s'imagine être un prince ne diffère du prince qui l'est en fait, que parce que celui-ci est un prince négatif, tandis que celui-là est un fou négatif. Considérés sans leur signe, ils sont semblables.»

(7/22) Pour obtenir immédiatement la confirmation subjective de cette remarque de Hegel, il suffit d'avoir vu, dans l'épidémie récente, un lapin aveugle au milieu d'une route, érigéant vers le soleil couchant le vide de sa vue changée au regard : il est humain jusqu'au tragique.

(8/23) Les lignes *supra* et *infra* montrent l'acception que nous donnons à ce terme.

(9/24) L'erreur de Reich, sur laquelle nous reviendrons, lui a fait prendre des armoires pour une armure.

(14/22) Pour obtenir immédiatement la confirmation subjective de cette remarque de Hegel, il suffit d'avoir vu, dans l'épidémie récente, un lapin aveugle au milieu d'une route, érigéant vers le soleil couchant le vide de sa vue changée au regard : il est humain jusqu'au tragique.

(15/23) Les lignes *supra* et *infra* montrent l'acception que nous donnons à ce terme.

(16/24) L'erreur de Reich, sur laquelle nous reviendrons, lui a fait prendre des armoires pour une armure.

(17/25) < Cf. Claude Lévi-Strauss, *Language and the analysis of social laws*, in *American Anthropologist*, vol. 53, n° 2, avril-juin 1951, p.155-163. >

(18/28) Cf. sur l'hypothèse galiléenne et sur l'horloge de Huyghens : *An experiment in measurement*, par Alexandre Koyré, in *Proceedings of American Philosophical Society*, vol. 97, avril 1953.

(22) Pour obtenir immédiatement la confirmation subjective de cette remarque de Hegel, il suffit d'avoir vu, dans l'épidémie récente, un lapin aveugle au milieu d'une route, érigéant vers le soleil couchant le vide de sa vision changée en regard : il est humain jusqu'au tragique.

(23) Les lignes *supra* et *infra* montrent l'acception que nous donnons à ce terme.

(24) L'erreur de Reich, sur laquelle nous reviendrons, lui a fait prendre des armoires pour une armure.

(25) Cf. Claude Lévi-Strauss, «*Language and the analysis of social laws*», in *American Anthropologist*, vol. 53, n° 2, avril-juin 1951, p.155-163.

(26), < Ces quatre derniers paragraphes ont été récrits (1966).>

(27) < Ces deux derniers paragraphes ont été récrits (1966).>

(28) Cf. sur l'hypothèse galiléenne et sur l'horloge de Huyghens : «*An experiment in measurement*», par Alexandre Koyré, in *Proceedings of American Philosophical Society*, vol. 97, avril 1953. < Nos deux derniers paragraphes ont été récrits (1966).>

(29) Indications par nous remplies aux temps venus (1966). Quatre paragraphes récrits.

(30) < « Sur la théorie du symbolisme », *British Journal of Psychology*, IX, 2. Repris in *Papers on psychoanalysis*. Cf. ici même p. 695 s.>

(31) Il s'agit de l'enseignement d'Abhinavagupta, au Xe siècle. Cf l'ouvrage

du Dr Kanti Chandra Pandey : « Indian esthetics », in *Chowkambha Sanskrit series*, Bénarès, 1950.

du Dr Kanti Chandra Pandey : Indian esthetics, in *Chowkambha Sanskrit series Studies*, vol. II, Bénarès, 1950.

(20/32) <Ernst Kris, Ego psychology and interpretation, *Psychoanalytic Quarterly*, XX, n°1, January 1951, p.15-29, cf. le passage cité p. 27-28.>

(33) <Paragraphe récrit (1966)>

(21/34) Ceci à l'usage de qui peut l'entendre encore, après avoir été chercher dans le Littré la justification d'une théorie qui fait de la parole une «action à côté», par la traduction qu'il donne en effet du grec *parabolé* (mais pour quoi pas «action vers»?) sans y avoir du même coup remarqué que si ce mot toutefois désigne ce qu'il veut dire, c'est en raison de l'usage sermonnaire qui réserve le mot verbe, depuis le Xe siècle, au Logos incarné.

(32) Ernst Kris, Ego psychology and interpretation, *Psychoanalytic Quarterly*, XX, n°1, January 1951, p.15-29, cf. le passage cité p. 27-28.

(34) Ceci à l'usage de qui peut l'entendre encore, après avoir été chercher dans le Littré la justification d'une théorie qui fait de la parole une «action à côté», par la traduction qu'il donne en effet du grec *parabolé* (mais pour quoi pas «action vers»?) sans y avoir du même coup remarqué que si ce mot toutefois désigne ce qu'il veut dire, c'est en raison de l'usage sermonnaire qui réserve le mot verbe, depuis le Xe siècle, au Logos incarné.

(35) A chaque langage, sa forme de transmission, et la légitimité de telles recherches étant fondées sur leur réussite, il n'est pas interdit d'en faire un usage moralisant. Considérons, par exemple, la sentence que nous avons épinglee en épigraphie à notre préface. Son style, d'être embarrassé de redondances vous paraîtra peut-être plat. Mais que vous l'en allégiez, et sa hardiesse s'offrira à l'enthousiasme qu'elle mérite. Oyez :

« Parfaupe ouclaspa nannanbryle anaphi ologi psysoscilne ixispad anlana - égniaakune n'ribol' o bijouter tétumaine ennouconç ... »

Voici dégagée enfin la pureté de son message. Le sens y relève la tête, l'aveu de l'être s'y dessine et notre esprit vainqueur

lègue au futur son empreinte immortelle.

(22/35) A chaque langage, sa forme de transmission, et la légitimité de telles recherches étant fondées sur leur réussite, il n'est pas interdit d'en faire un usage moralisant. Considérons, par exemple, la sentence que nous avons épinglee en épigraphie à notre préface. Son style, d'être embarrassé de redondances vous paraîtra peut-être plat. Mais que vous l'en allégiez, et sa hardiesse s'offrira à l'enthousiasme qu'elle mérite. Oyez :

« Parfaupe ouclaspa nannanbryle anaphi ologi psysoscilne ixispad anlana - égniaakune n'ribol' o bijouter tétumaine ennouconç ... »

Voici dégagée enfin la pureté de son message. Le sens y relève la tête, l'aveu de l'être s'y dessine et notre esprit vainqueur

lègue au futur son empreinte immortelle.

(23/36) Edward Glover, « The therapeutic effect of inexact interpretation ; a contribution to the theory of suggestion », *Int. J. Psa.*, XII, p. 4.

(24/37) Robert Fließ, Silence and verbalization. A supplement to the theory of the «analytic rule », *Int. J. Psa.*, XXX, p. 1.

(36) Edward Glover, « The therapeutic effect of inexact interpretation ; a contribution to the theory of suggestion », *Int. J. Psa.*, XII, p. 4.

(37) Robert Fließ, « Silence and verbalization. A supplement to the theory of the «analytic rule » », *Int. J. Psa.*, XXX, p. 1.

tic rule», *Int. J. Psia*, XXX, p. 1.

(16/38) Telle est la conjonction verbale où il nous semble que le terme allemand de *Zwang*, si supérieur au nôtre pour commenter dans les mots composés allemands tout ce qui a rapport à la névrose obsessionnelle, prend sa valeur la plus frappante : on sait qu'il s'agit ici de *Zwangsfürchung*.

(17/40) On désigne, sous ce terme, la coutume d'origine celtique et encore en usage dans certaines sectes bibliques en Amérique, qui permet aux fiancés, et même à l'hôte de passage conjoint à la jeune fille de la maison, de coucher ensemble dans le même lit, à la condition qu'ils gardent leurs vêtements. Le mot tire son sens de ce que la jeune fille y est ordinairement empaquetée dans des draps. (Quincey en parle. Cf. aussi le livre d'Aurand le Jeune sur cette pratique dans la secte des Amish.)  
Ainsi le mythe de Tristan et Yseut, voire le complexe qu'il représente, parrainerait désormais le psychanalyse dans sa quête de l'âme promise à des épousailles mystifiantes par la voie de l'exténuation de ses fantasmes instinctuels.

(26/40) On désigne, sous ce terme, la coutume d'origine celtique et encore en usage dans certaines sectes bibliques en Amérique, qui permet aux fiancés, et même à l'hôte de passage conjoint à la jeune fille de la maison, de coucher ensemble dans le même lit, à la condition qu'ils gardent leurs vêtements. Le mot tire son sens de ce que la jeune fille y est ordinairement empaquetée dans des draps. (Quincey en parle. Cf. aussi le livre d'Aurand le Jeune sur celle pratiquée dans la secte des Amish.)  
Ainsi le mythe de Tristan et Yseut, voire le complexe qu'il représente, parrainerait désormais le psychanalyse dans sa quête de l'âme promise à des épousailles mystifiantes par la voie de l'exténuation de ses fantasmes instinctuels.

(25/38) Équivalent pour nous ici du terme *Zwangsfürchung* qu'il faut décomposer sans rien perdre des ressources sémaniques de la langue allemande.

(39) <Deux paragraphes réécrits (1966)>

(38) Équivalent pour nous ici du terme *Zwangsfürchung* qu'il faut décomposer sans rien perdre des ressources sémaniques de la langue allemande.

(40) On désigne, sous ce terme, la coutume d'origine celtique et encore en usage dans certaines sectes bibliques en Amérique, qui permet aux fiancés, et même à l'hôte de passage conjoint à la jeune fille de la maison, de coucher ensemble dans le même lit, à la condition qu'ils gardent leurs vêtements. Le mot tire son sens de ce que la jeune fille y est ordinairement empaquetée dans des draps. (Quincey en parle. Cf. aussi le livre d'Aurand le Jeune sur celle pratiquée dans la secte des Amish.) Ainsi le mythe de Tristan et Yseut, voire le complexe qu'il représente, parrainerait désormais le psychanalyse dans sa quête de l'âme promise à des épousailles mystifiantes par la voie de l'exténuation de ses fantasmes instinctuels.

(41) <On trouve donc là défini ce que nous avons désigné dans la suite comme le sujet-supposé du transfert : nommément le sujet-supposé savoir (1966)>

(42) Car c'est là la traduction correcte des deux termes qu'on a traduits, avec cette infailibilité dans le contresens que nous avons déjà signalée, par «analyse terminée et analyse interminable».

(27/42) <Car c'est là la traduction correcte des deux termes qu'on a traduits, avec cette infailibilité dans le contresens que nous avons déjà signalée, par «analyse terminée et analyse interminable».>

(43) Cf. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, II, 4 : «Dans un procès, quand il s'agit de savoir qui sera chargé de l'accusation, et que deux ou plusieurs personnes demandent à se faire inscrire pour ce ministère, le jugement par lequel le tribunal nomme l'accusateur s'appelle division... Ce mot vient de ce que l'accusateur et

(28/43) Cf. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, II, 4 : «Dans un procès, quand il s'agit de savoir qui sera chargé de l'accusation, et que deux ou plusieurs personnes demandent à se faire inscrire pour ce ministère, le jugement par lequel le tribunal nomme l'accusateur s'appelle division... Ce mot vient de ce que l'accusateur et

l'accusé étant deux choses corrélatives, et qui ne peuvent subsister l'un sans l'autre, et l'espèce de jugement dont il s'agit ici présentant un accusé sans accusateur, il faut recourir à la divination pour trouver ce que la cause ne donne pas, ce qu'elle laisse encore inconnu, c'est-à-dire l'accusateur».

(44) <Deux paragraphes récrits (1966)>

(45) <Pière de rebut ou pierre d'angle, notre fort est de n'avoir pas cédé sur ce point (1966)>

(29/46) C'est la forme appelée Laksanalaksana.

(19/46) C'est la forme appelée Laksanalaksana.

(46) C'est la forme appelée Laksanalaksana.  
 (47) <Ces quatre mots où s'inscrit notre dernière formulation de la répétition (1966) sont substitués à un recours impropre à l'«éternel retour», qui était tout ce que nous pouvions faire entendre alors.>

(48) <Prémises de la topologie que nous mettons en exercice depuis cinq ans (1966).>

(30/49) On entend bien qu'il ne s'agit pas ici de ces «dons» qui sont toujours censés faire défaut aux novices, mais d'un don qui leur manque en effet plus souvent qu'à leur tour.

(49) On entend bien qu'il ne s'agit pas ici de ces «dons» qui sont toujours censés faire défaut aux novices, mais d'un don qui leur manque en effet plus souvent qu'à leur tour.

(50) <Ponge écrit cela résor (1966)>

## Index des noms propres

Abraham : 75	Gallilée : 28, 58	Obendorf : 101
<i>Alice</i> : 67	Glover E. : 74	<i>Edipe</i> : 34, 48, 49
<i>Anna O.</i> : 23	Göthe : 32, 93	<i>Pandore</i> : 24
<i>Argonautes (les)</i> : 42	Goya : 36	Pascal : 54, 101
Aristote : 60	<i>Grouscha</i> : 75	<i>Petit Hans</i> : 11
Aulu-Gelle : 4, 104	Hegel : 65(1), 66, 89	Pichon E. : 100
Aurand le Jeune : 104	Heidegger : 93	Platon : 37, 66, 93
Balint M. : 32, 78, 99	Hudgins : 44	Ponge F. : 105
Bichat : 92	<i>Humperdinck Humpty</i> : 67	<i>Prajapati</i> : 98
Bonaparte M. : 14	Huyghens : 58, 87	Prévert J. : 46
Bossuet : 30	Janet P. : 80	Quincey : 104
Boole : 59	Jaworski : 32	Rabelais : 50
Breuer : 23	Jones E. : 67	Reich : 91
Browning R. : 9	Kant : 57	Reitz : 31
Cannon : 92	Kanti Chandra Pandey : 103	Rickman : 78
Champollion : 67	Kierkegaard : 66	Saint-Mathieu : 33
Christ : 33	Koyré A. : 87, 102	Schreber : 11, 81
Comte A. : 29	Kris E. : 103	Shakespeare : 69
<i>Danæns (les)</i> : 42	La Palice (de) : 34	Socrate : 65, 66
Devas : 98	La Rochehouart : 33	<i>Théâtre</i> : 55
Dostoïewski : 90	Leenhardt M. : 101	Toynbee A. : 30
<i>Dora</i> : 62, 79	Levi-Strauss : 50, 56	Tudal A. : 62
Empédocle : 93, 95	Levy-Bruhl : 80	<i>Tristan et Yseut</i> : 104
Eros : 96	Lichtenberg : 9, 67, 87	Valéry : 63 (1)
Fenichel : 29	<i>Maia</i> : 52	Villon : 53
Ferenczi : 11	Mac Brunswick R. : 86	Vinci (Léonard de) : 36
Febvre L. : 87 (1)	Mallarmé : 20	Wälder : 6
Fiess R. : 75	Massermann J. H. : 43, 44	Zilborg : 5
Freud : pp. 1 à 100, à quelques exceptions près.	Marx : 30	***
Frisch (von) K. : 70	<i>Monsieur K.</i> : 79	
	<i>Münchhausen</i> : 33	

On trouvera plus loin l'index des noms propres de lieu.

Le chiffre entre parenthèses pouvant apparaître à la suite d'un numéro de page est celui de la seule version (1, 2 ou 3) comportant cette occurrence là.

## Index des mots étrangers

### *Anglais*

- acting out : 35, 77
- babyish : 21
- bundling : 82
- contract : 44
- demand : 69
- Ego-psychology : 69
- ego : 18, 21, 35, 45, 53, 63 (1), 77
- genital love : 33
- human engineering : 13
- human relations : 13
- id : 53,
- idea-symbol : 44
- need : 69
- splitting : 79
- stones : 23 (1),  
stories : 23
- superego : 53, 90
- supervision : 22
- talking cure : 23
- talking shop : 13
- timing : 88
- two-body-psychology : 78
- wagging dance : 70
- wording : 69,
- working through : 17, 90,  
\*\*\*

### *Allemand*

- durcharbeiten : 17
- Aufhebung : 24
- gewesend : 25
- nachiräglich : 26
- Aufklärung : 34
- Gestalten : 36
- Traumdeutung : 37
- Penis neid : 74
- Wespe : 74
- Fori-Da : 94
- Umwelt : 52
- Innenwelt : 52
- Zwangsbefürchtung : 104 (n.38)
- Zwangsnurose : 52
- Selbstbewusstsein : 65
- \*\*\*

### *Latin*

- alter ego : 94
- "dignus est intrare" : 37,
- cjaculatio præcox : 99
- experimentum mentis : 28
- flatus vocis : 24,
- hic et nunc : 23, 46, 47
- Mons valicanus : 4
- mundus : 97
- phyllum : 95
- proh pudor : 85
- "sit venia verbo" : 27
- "trahit sua quemque voluptas" : 77
- Grec*
- kíema es æi : 47
- parabolé : 13 (n.34)
- philia : 94
- neikos : 94
- epos : 24
- logos : 33, 103
- Autres*
- "eppure si muove" : 28
- hau : 50
- mana : 50
- dhvani : 68
- zen : 90

## Index des Noms propres de Lieu

- Babel : 5, 6, 97  
Chine : 37, 48  
Egypte: 37  
Eina : 95  
Fg. Saint-Antoine : 30  
Gange : 92  
Hollande : 2  
Londres : 5  
Moravie : 40  
Oxford : 41  
U.S.A. : 12,  
Vésuve : 95(1)

## Table

<i>Présentation</i>	p. 2
Préface	p. 3
Introduction	p. 9
Chapitre I	p. 16
Chapitre II	p. 36
Chapitre III	p. 62
Notes	p. 99
Index	p. 106

Document hors commerce / première édition critique / école lacanienne de psychanalyse — 1993



*Les Ecrits* — 1966

*La psychanalyse n°1* — 1956

*Document ronéotypé d'avant congrès* — 1953

# Les trois versions du rapport de Rome